

Ces bribes de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).Version 3 (30 juin 2012)  
Les liens sont valides au 27 juin 2011.

### Mercredi 20 avril 2011

Søren **Kierkegaard**, « Le paradoxe absolu (fantaisie métaphysique) »,  
in *Miettes philosophiques* (1844), Chapitre III,  
Œuvres complètes, tome 7, éditions de l'Orante, 1973, p. 35-36.  
<http://www.assocsk.com/page4.html>  
<http://www.assocsk.com/page3.html>

« Mais il ne faut pas penser de mal du paradoxe, passion de la pensée ; le penseur sans paradoxe est comme l'amant sans passion, une belle médiocrité. Mais le propre de toute passion portée à son comble est toujours de vouloir sa propre ruine : de même, la passion suprême de la raison ('raison pratique' précise le traducteur) est de vouloir un obstacle bien que celui-ci cause sa perte, d'une façon ou d'une autre. Le suprême paradoxe de la pensée est ainsi de vouloir découvrir quelque chose qui échappe à son emprise. Au fond, cette passion animatrice de la pensée est partout présente en elle, et également dans l'individu pour autant qu'être pensant il n'est pas seulement lui-même. Mais l'habitude empêche de s'en apercevoir. De même, disent les naturalistes, la marche de l'homme est une chute continue ; mais le brave homme de sens rassis qui va le matin à son bureau et rentre chez lui à midi voit sans doute là une exagération ; car sa marche en avant est bien la médiation et comment songerait-il qu'il tombe sans cesse quand il suit tout droit le bout de son nez ! »

...Nana

« C'est drôle ... Tout à coup je ne sais pas quoi dire. Ça m'arrive très souvent. Je sais ce que je veux dire, je réfléchis avant de le dire pour savoir si c'est bien ça qu'il faut dire. Mais au moment de le dire : pfff !! je ne suis plus capable de le dire... »



...Brice Parain

« Oui... évidemment !... Écoutez... Vous avez lu *Les Trois Mousquetaires* ? »

Pour écouter(voir) la suite...

Jean-Luc **Godard**, *Vivre sa vie* (1960)

<http://www.youtube.com/watch?v=f9c-gMSI7Q8&feature=related>

## Alors

## repères

## appels

### • ouverture

#### • spirale 1

- Jean Ayme et le séminaire de Sainte-Anne
- l'engagement politique
- l'engagement syndical
- le groupe de Sèvres
- « l'atelier de l'immortalité » (1)
- Lisez l'histoire du Poum
- les séminaires : l'exercice de la parole

#### • spirale 2

- le GTPSI
- « l'atelier de l'immortalité » (2)
- le politique
- la toile de fond : le POUM
- François Tosquelles pendant la guerre d'Espagne
- le passage de la frontière
- l'apport de Tosquelles à Saint-Alban : POUM + H. Simon + J. Lacan

#### • spirale 3

- quels rapports entre LE politique/la psychanalyse ?
- et Lacan ?
- l'école freudienne de Paris
- les trois sections
- la passe, le jury d'agrément, les cartels
- le transfert, les greffes de transfert
- la tuchè, la rencontre
- l'éthique, le corps

### • intervallo

#### • spirale 4

- *Entzweiung*
- la tréfléisation
- la bureaucratie

#### • finale

Jean Ayme, Georges Daumezon, Julian de Ajuriaguerra  
syndicat

groupe de Sèvres, CEMEA, GTPSI, Félix Guattari  
Hélène Chaigneau, Lucien Bonnafé, René Angelergues

François (ou Francesc Tosquelles)

POUM, Victor Alba, Wilebaldo Solano

Jean Vigo, Zéro de conduite, Paulo Emilio Sales Gomes

LE politique, la psychanalyse, concepts

guerre d'Espagne, Saint-Alban, Hermann Simon, Jacques Lacan  
réflexion (ou analyse) permanente

Tien'An Men l'empourprée, Claude Cadart, François Fejtö (ou Fejtö!)

École freudienne de Paris, psychanalyse appliquée, la passe, le jury  
d'agrément, les cartels, Jean Clavreul

soigner l'hôpital

Entzweiung

August Ferdinand Möbius (ou Moebius), bande de Möbius  
pas d'Autre de l'Autre

tréfléisation (ou tréfléification), Jean Allouch, nœuds borroméens

Imaginaire, Réel, Symbolique

bureaucratie

Pitchum, Peachum

appels : « action de faire venir ou d'attirer en un lieu ». <http://www.cnrtl.fr/definition/>

Ici, c'est une invitation à plonger dans les prises de notes pour y puiser les articulations développées  
autour de ces termes par Jean Oury dans les précédents séminaires de Sainte-Anne (2005-2010)...

[http://www.ouvrirlcinema.org/pages/reperes/prisnot/JO\\_prisnotot8.pdf](http://www.ouvrirlcinema.org/pages/reperes/prisnot/JO_prisnotot8.pdf)

ainsi que dans les nouvelles bribes... au fur et à mesure...

## [ouverture]

*Pour démarrer, Jean Oury part du constat que  
l'amphi est peut-être un peu moins plein que d'habitude...<sup>1</sup>  
D'où sa remarque :*

« C'est la semaine de Pâques, la Semaine sainte, comme on dit... Y a des gens qui sont partis en pèlerinage... »

*D'une Semaine sainte à l'autre...  
Du temps de Tosquelles, mort en septembre 1994...*

« On allait à Reus, près de Tarragone pour faire un... ça durait plusieurs jours... Mais le vendredi, c'était impressionnant !... »

*La Semaine sainte à Reus et à Tarragone*  
<http://www.festesreus.cat/ca/setmana-santa/actes.html>  
<http://usuaris.tinet.cat/cmollo/>  
[http://www.festacatalunya.cat/articles-mostra-1676-cat-setmana\\_santa\\_de\\_tarragona.htm](http://www.festacatalunya.cat/articles-mostra-1676-cat-setmana_santa_de_tarragona.htm)

« D'autre part, vous avez appris peut-être... »

### La disparition, la mort de «notre copain » Jean Ayme

*Le 31 mars, dans une discrétion absolue...*

*C'est la personnalité de Jean Ayme et son action qui me semble faire tenir les associations successives dont les propos de Jean Oury se font l'écho ce soir-là...  
Et puis, François Tosquelles, tout naturellement, entre lui aussi dans la danse, nous menant vers le POUM et la guerre d'Espagne...  
...la question du politique (pas la, mais LE politique...)*

*Écouter Jean Ayme<sup>2</sup>*  
<http://www.lire-lucien-bonnafe.org/index.php?cat=eayme>

<sup>1</sup>Ces notes ont été rédigées entre janvier et juin 2012, d'où mon « peut-être »...

<sup>2</sup>Sur un site dédié à Lucien Bonnafe, où l'on peut écouter de nombreux enregistrements audio (dont des témoignages sur Saint-Alban)  
<http://www.lire-lucien-bonnafe.org/index.php>

Jean **Ayme**,

« Les rapports historiques de la psychiatrie et de la médecine légale, de l'hôpital psychiatrique et de la prison »,  
in Odile Dormoy (dir.), *Soigner et/ou punir*  
(VIe rencontres nationales des secteurs de psychiatrie en milieu pénitentiaire et unités pour malades difficiles (13-14 octobre 1994),  
L'Harmattan, 1995, p. 30-31.

<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=13872>

« Je prends mes fonctions de médecin chef en 1952. C'est l'année où est commercialisé le premier neuroleptique, c'est également l'année où paraît la circulaire 148 du 21 août 1952 injustement oubliée. Voici quelques unes des recommandations de ce texte bien avant ce qu'on a appelé l'humanisation des hôpitaux. Il recommande d'appeler les malades de sexe féminin par leur nom de femme et non pas par leur nom de jeune fille qui figure dans le dossier administratif. Il recommande de leur fournir des garnitures périodiques ce qui en dit long sur les conditions de vie dans les hôpitaux à l'époque ; de leur offrir des vêtements aux coloris variés et non pas la robe de bure uniforme ; de permettre aux malades de garder leur alliance qu'on leur retirait pour leur préserver leur bien comme on dit ; leur garder leurs vêtements et objets personnels. Ce texte préconise également de rendre les locaux de vie commune attrayants, rideaux aux fenêtres, calendrier, horloge, poste de radio et même de télévision. Il recommande la suppression des uniformes de gardiens que portaient encore certains infirmiers. L'hôpital psychiatrique interdépartemental de Clermont, où je suis affecté, est une vaste concentration asilaire de plus de 4 000 malades. Pour les prendre en charge 14 psychiatres dont 7 en formation. Lucien Molafet se laissera aller à le désigner comme étant un cul de basse de fosse. Il m'est attribué le service le plus misérable. Il jouxte la prison. Une ruelle de 6 mètres sépare mon bureau du lieu en question. Les conditions de vie n'y sont guère différentes. Un surveillant à la charge, chaque matin, d'ouvrir le courrier des malades ; de censurer les journaux qu'ils reçoivent en découpant les articles réputés dangereux pour leur équilibre psychique et plus encore leurs conduites antisociales ; les infirmiers ont deux hantises : le suicide et l'évasion. Les malades sont comptés à de multiples reprises dans la journée. Leur sont retirés à leur arrivée, leur ceinture et leurs lacets. Ils mangent dans des assiettes en métal avec un gobelet en métal et ne disposent que d'une cuillère. Les malades agités sont enfermés dans des cellules où ils couchent sur de la paille avec un trou pour

satisfaire leurs besoins. Lorsqu'un malade entre en application de l'article D 398, nul besoin de gardien à la porte, l'hôpital psychiatrique est considéré comme une annexe de la prison.

Pour un jeune chef de service, cette situation est insupportable. Certes la prison sera rasée peu d'années après et son emplacement sera transformé en parking. Mais déjà est entamée la rupture avec le dispositif concentrationnaire. Non seulement j'ai rejoué la geste pinélienne, mais, m'inspirant des expériences de Georges Daumezon et de François Tosquelles et des ouvrages de Paul Bernard, je vais entraîner les infirmiers dans une démarche de subversion. Il suffisait de leur proposer de faire le contraire de ce qui leur était recommandé auparavant. Au coude à coude, infirmiers et malades vont combler les sauts de loup, transformer les cellules en ateliers et scier les barreaux des fenêtres. Bernard préconisait d'instaurer un régime de vie pour les malades mentaux comparable au régime alimentaire des services de gastro-entérologie. Tosquelles considérait qu'on ne pouvait introduire la psychanalyse que si on réalisait une aseptie du milieu, faisant disparaître la pourriture asilaire dominée par le gâtisme et l'agitation. Je lui emprunte la création d'un club de malades avec élection de délégués pour gérer toute la vie sociale du service. Il s'agit de traiter à la fois chaque malade et l'institution elle-même, d'utiliser les échanges de marchandises, affectifs et de parole, comme support de la stratégie thérapeutique, pour tenter de faire du service un authentique instrument de soins. »

**Jean Ayme, Chroniques de la psychiatrie publique à travers l'histoire d'un syndicat**

<http://www.editions-eres.com/parutions/sante-mentale/travaux-et-des-jours-des/p271-chroniques-de-la-psychiatrie-publique.htm>

✓ Cf. Pour lire deux fragments de ce livre,  
cf. les notes de janvier 2009

**Jean Ayme, « Essai sur l'histoire de la Psychothérapie institutionnelle »**

<http://balat.fr/Jean-Ayme-Essai-sur-l-Histoire-de.html>  
<http://cliniquedelaborde.pagesperso-orange.fr/Auteurs/AYME%20jean/Textes/texte1.htm>

✓ Pour lire des fragments de ce texte,  
cf. les notes de juin, septembre 2007,  
janvier, octobre 2009,  
mars et novembre 2010

■ **Bibliographie d'articles sur la question de l'infirmier et la formation psychiatrique dont**

Jean **Ayme**, « **La participation des infirmiers à la psychothérapie** »,

*L'Information psychiatrique*, n°8, 1959, p. 475-485.

<http://psychiatriinfirmiere.free.fr/infirmiere/infirmier/psychiatrie.htm>

✓ Pour lire un fragment de ce texte,  
cf. les notes de mars 2010

■ **Articles de Jean Ayme dans la revue Institutions**

« **L'évolution de la politique de santé mentale en France : psychiatrie en danger** »,

*Institutions*, n°12, mars 1993, « L'aliénation (1) »

<http://revue-institutions.com/fiche-revue12.html>

« **Les secteurs et leur devenir** »,

*Institutions*, n°16, mars 1995, « Panne de secteur ? »

<http://revue-institutions.com/fiche-revue16.html>

« **Psychiatrie et barbarie** »,

*Institutions*, n°21, septembre 1997, « Le sacré »

<http://revue-institutions.com/fiche-revue21.html>

J« **Le retour de l'anti-psychiatrie** »,

*Institutions*, n°22, mars 1998, « Le soin est un combat »

<http://revue-institutions.com/fiche-revue22.html>

Jean **Ayme**, Jean **Oury**, Pierre **Delion** « **La psychiatrie n'est pas une médecine comme les autres** »,

*Institutions*, n°27, septembre 2000, « Potentialités soignantes »

<http://revue-institutions.com/fiche-revue27.html>

« **Essai sur l'histoire de la psychothérapie institutionnelle** »,

*Institutions*, n°44, octobre 2009, « Jacques Schotte aujourd'hui (2) »

<http://revue-institutions.com/fiche-revue44.html>

■ **Publications de Jean Ayme** répertoriées sur Cain info  
<http://www.cain.info/publications-de-Ayme-Jean--2765.htm>

« **La loi de 1975 et les réactions syndicales** »,  
in, Jean-Paul Arveiller (ed.), *Pour une psychiatrie sociale*, Érès, 2002  
<http://www.editions-eres.com/parutions/sante-mentale/sante-mentale-hors-collection/p1175-pour-une-psychiatrie-sociale.htm>

« **L'utilisation de la psychiatrie comme instrument de répression politique en Urss et le combat mené par les psychiatres en France** »,  
*Sud/Nord*, 2004/1, n°19.  
<http://www.cain.info/revue-sud-nord-2004-1-page-143.htm>

« **Le groupe de Sèvres** », *VST*, 2001/3, n°71  
<http://www.cain.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2001-3-page-49.htm>  
<http://www.cemea.asso.fr/spip.php?article2920>

« **La psychiatrie devant la maladie mentale** »,  
*Études*, 1986, n°12  
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k442031q.image.r=jesus.f33.pagination.langFR>

**Entretien avec Jean Ayme**,  
par Michel Minard et Jacques Tosquellas, *Sud-Nord*, 2007/1, n°22,  
« Frantz Fanon »  
<http://www.cain.info/revue-sud-nord-2007-1-page-119.htm>

■ **Publications de Jean Ayme** répertoriées sur le site de la SPP  
[http://bsf.spp.asso.fr/index.php?lvl=author\\_see&id=4586](http://bsf.spp.asso.fr/index.php?lvl=author_see&id=4586)

(extraits)  
« **L'antipsychiatrie** », in *L'information psychiatrique*, vol. 71, n° 7 (1995)

« **Approche historique des relations entre psychiatres des hôpitaux et UNAFAM** »,  
in *L'information psychiatrique*, vol. 65, n° 5 (1989)

« **Des conséquences négatives de l'antipsychiatrie** »,  
in *Journal Français de Psychiatrie*, n° 10 (2000)

« **Hommage à François Tosquelles** » (25 septembre 1994),  
in *L'information psychiatrique*, vol. 70, n° 10 (1994)

« **Hommage à Yves Bertherat tué dans son service de Parray-Vaucluse en octobre 1967** »,  
in *Recherches*, n° spécial de décembre (1968)

« **Hommages à Gérard Blès (1931-2000)** »,  
in *L'information psychiatrique*, vol. 76, n° 6 (2000)

« **Impressions d' U.R.S.S.** »,  
in *L'information psychiatrique*, vol. 66, n° 6 (1990)

« **L'infirmier psychiatrique, son histoire : vus par L'Information Psychiatrique** »,  
in *L'information psychiatrique*, vol. 71, n° 7 (1995)

« **Lettre à P. Castoriadis-Aulagnier** »,  
in *Topique*, n° 18 (1977)

« **La loi de 1838 : monument ou outil de travail ?** »  
in *L'information psychiatrique*, vol. 64, n° 6 (1988)

« **Marxisme, Psychiatrie, Psychanalyse** »,  
in *L'information psychiatrique*, vol. 49, n° 3 (1984)

« **Michel Henne (1922-1992)** »,  
in *L'information psychiatrique*, vol. 68, n° 8 (1992)

« **Nosographie et drogues** »,  
in *Drogue et langage* (dir. A. Verdiglione), Payot, 1977

« **Piera Aulagnier (1923-1990)** »,  
in *L'information psychiatrique*, vol. 66, n° 5 (1990)

« **À propos du dossier "Justice et psychiatrie" de la revue Justice-Syndicat de la Magistrature** »,  
in *L'information psychiatrique*, vol. 64, n° 6 (1988)

« **À propos de la psychanalyse en URSS** »,  
in *L'information psychiatrique*, vol. 68, n° 3 (1992)

« **Psychanalyse et institutions** »,  
in *Évolution Psychiatrique*, vol. 34, n° 3 (1969)

« **Le psychiatre dans la cité ou le mythe de l'extra-hospitalier** »,  
in *Recherches*, n° spécial juin (1967)

« **Psychiatrie de service public et psychanalyse** »,  
in *L'information psychiatrique*, vol. 56, n° 4 (1980)

« **Rapports sur la journée d'études de l'Évolution Psychiatrique sur la formation du psychiatre et l'enseignement de la psychiatrie. Paris, 1er avril 1970** »,

in *Évolution Psychiatrique*, vol. 35, n° 3 (1970)

« **La refonte de l'article 64 du code pénal** »,  
in *L'information psychiatrique*, vol. 67, n° 4 (1991)

« **Soins aux psychotiques en institution** »,  
in *Recherches*, n° spécial de décembre (1968)

« **Violence et psychiatrie** »  
in *La Violence*. t.2, *généalogie de la politique*, 1978

■ **Publications de Jean Ayme** répertoriées sur la catalogue du centre de ressources documentaires du CESDIP

[http://www.cesdip.fr/bibli/public\\_css/index.php?lvl=author\\_see&id=31961&PHPSESSID=2d94f5307a8be6272202c5b95032111e](http://www.cesdip.fr/bibli/public_css/index.php?lvl=author_see&id=31961&PHPSESSID=2d94f5307a8be6272202c5b95032111e)

Jean Ayme,  
in Armando Verdiglione (ed), *Drogue et langage*, Payot, 1977.  
<http://www.priceminister.com/offer/buy/17265812/Verdiglione-Armando-Drogue-Et-Language-Livre.html>

« **La psychiatrie française, Asiles et Goffman** »,  
in Charles Amourous et Alain Blanc (dir.),  
*Erving Goffman et les institutions totales*

<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=result>

« **Histoire de la psychiatrie de secteur : ou le secteur impossible ?** »  
*Recherches*, n°17, 1975.

<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=13872>

« **Les rapports historiques de la psychiatrie et de la médecine légale, de l'hôpital psychiatrique et de la prison** »,  
in Odile Dormoy (dir.), *Soigner et/ou punir*

(VIe rencontres nationales des secteurs de psychiatrie en milieu pénitentiaire et unités pour malades difficiles (13-14 octobre 1994),  
L'Harmattan, 1995.

<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=13872>

#### ■ **Autres articles ou entretiens**

« **Introduction** » de Alice Riciardi von Platen, *L'extermination des malades mentaux dans l'Allemagne nazie (1948)*, Érès, 2001, p. 14, 15.

<http://www.editions-eres.com/parutions/sante-mentale/travaux-et-des-jours-des/p923-extermination-des-malades-mentaux-dans-l-allemande-nazie-l-htm>

**Entretien avec Jean Ayme,**

in Patrick Faugeras, *L'Ombre portée de François Tosquelles*, 2007, p. 87-103.

<http://www.editions-eres.com/parutions/sante-mentale/travaux-et-des-jours-des/p1957-ombre-portee-de-francois-tosquelles-l-htm>

« **Civiliser la folie** »,

in Michel Minard (dir.), *Folie et psychiatrie*, 1997

(4e journées de psychiatrie de Dax, décembre 1995)

<http://www.editions-eres.com/parutions/sante-mentale/sante-mentale-hors-collection/p277-folie-et-psychiatrie.htm>

« **Des conséquences négatives de l'anti-psychiatrie** »,

*Journal français de psychiatrie*, 2000

<http://www.editions-eres.com/parutions/sante-mentale/journal-francais-de-psychiatrie-revue/p773-maud-mannoni.htm>

« **Lucien Bonnafé, le militant** »,

*L'Information psychiatrique*, septembre 2003, vol. 79, n°7.

<http://www.jle.com/fr/revues/medecine/ipe/e-docs/00/03/FA/41/breve.md>

Article d'E. Roudinesco publié dans *Le Monde*

<http://psyzoom.blogspot.fr/2011/04/jean-ayme-15.html>

In memoriam, *L'Information psychiatrique*, septembre 2011.

[http://www.infopsy.fr/print/index.phtml?cle\\_parution=3588](http://www.infopsy.fr/print/index.phtml?cle_parution=3588)

## Spirale [1]

« Parler de Jean Ayme, pour le situer »

### ↑ Jean Ayme et le séminaire de Sainte-Anne

Jean Oury rappelle que c'est « grâce à lui, ou de sa faute » que le séminaire de Sainte Anne existe. Cela avait été sa promesse dans l'hypothèse où il serait nommé un jour à Sainte-Anne.

*Jean Ayme sera nommé médecin-chef de service à l'hôpital Henri Rousselle en 1981 en remplacement de Georges Daumezon, mort accidentellement.*

Georges Daumezon, avant l'expérience de Saint-Alban, initie un changement dans les hôpitaux psychiatriques, dès 1936, à Fleury-les-Aubrais...

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Georges\\_Daumezon](http://fr.wikipedia.org/wiki/Georges_Daumezon)

<http://psychiatrie.histoire.free.fr/pers/bio/daumezon.htm>

Jean Ayme et Jean Oury se sont rencontrés la première fois au printemps 1944.

**Entretien avec Jean Ayme,**  
in Patrick Faugeras, *L'ombre portée de François Tosquelles*,  
Erès, 2007, p. 87.

<http://www.editions-eres.com/parutions/sante-mentale/travaux-et-des-jours-des/p1957-ombre-portee-de-francois-tosquelles-l-htm>

[http://www.cairn.info/resume.php?ID\\_ARTICLE=ERES\\_FAUGE\\_2007\\_01\\_0087](http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=ERES_FAUGE_2007_01_0087)

« J'ai entendu parler de Tosquelles, bien avant de le rencontrer, lorsque avec Jean Oury, à Mignan, nous suivions le séminaire du Basque Ajuriaguerra sur "La physiologie et la pathologie du système nerveux central", en vue de préparer les concours. Je me suis retrouvé avec Oury, que je connaissais, ça devait se situer en 1947 si je ne m'abuse, et c'est la première fois que j'ai entendu parler de Tosquelles. J'ai dit à Oury : "Tu prépares toi aussi l'internat, c'est pour ça que tu viens écouter Ajuriaguerra ?" parce qu'il y avait, au concours de l'internat, une question portant sur le système nerveux central. Et Oury me répondit qu'il ne préparait pas l'internat de la Seine, que ça ne l'intéressait pas, mais qu'il allait poursuivre sa formation dans un hôpital psychiatrique situé à

mille mètres d'altitude, à Saint-Alban, en Lozère. C'est comme ça que j'ai entendu parler pour la première fois de Tosquelles. [...] Et je me suis mis à lire, à partir de ce moment-là, tout ce que Tosquelles avait déjà écrit et ce qui avait été écrit sur lui. Il y avait déjà quelques textes disponibles, ne serait-ce que le bulletin du personnel soignant de Saint-Alban. »

## ↑ L'engagement politique

Une « position politisée » de trotskyste-lambertiste qu'il n'a pas quittée...

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Courant\\_lambertiste](http://fr.wikipedia.org/wiki/Courant_lambertiste)  
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre\\_Lambert\\_\(politique\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre_Lambert_(politique))

**Entretien avec Jean Ayme,**  
**in Patrick Faugeras, L'Ombre portée de François Tosquelles,**  
**2007, p. 88-89, 90.**

<http://www.editions-eres.com/parutions/sante-mentale/travaux-et-des-jours-des/p1957-ombre-portee-de-francois-tosquelles-l-.htm>

« C'était en 1956, et le soir du congrès, il y avait une réception à la préfecture de Nice. Dans les jardins de la préfecture, Oury m'a présenté Tosquelles, dont j'entendais parler depuis longtemps. Il avait donc fallu neuf ans pour que je le connaisse effectivement. Et cette rencontre a été pour moi tout à fait remarquable parce que j'ai découvert qu'il avait été militant du POUM. J'étais moi-même très proche du POUM, parce que j'étais très copain avec l'espagnol Solano qui rédigeait l'édition française du journal du POUM, *La Batalla*. J'y ai été abonné pendant très longtemps. J'apprends donc ça et il se crée tout de suite une proximité, puisque moi j'avais milité chez les trotskistes pendant pas mal d'années. Voilà comment a commencé notre découverte réciproque. Il m'a attiré à l'écart et m'a demandé : "T'es quoi toi, du point de vue politique ?" Je lui ai répondu : "Je suis trotskiste." "Ah bon, ben alors parlons !", et tout de suite un lien s'est noué. [...]

Entre nous, contrairement à d'autres, ça se passait plutôt sur un plan politique, c'est-à-dire que je pouvais être, à certains moments, un référent pour Tosquelles, parce que, étant engagé politiquement en France, je pouvais le conseiller, et puis, à d'autres moments, j'étais aussi un soutien. Ça se passait peut-être sur un plan psychiatrique, mais ça se passait surtout sur un plan politique. Il savait que j'étais quelqu'un sur qui il pouvait compter, qui serait droit.

Oui, et puis il avait à mon égard une certaine attitude respectueuse. Le mot est peut-être trop fort, mais il avait de la considération pour le travail syndical que je faisais. »

## ↑ L'engagement syndical

*Jean Ayme a été secrétaire général (1961-1972), puis président (1972-1988) du Syndicat des médecins des hôpitaux psychiatriques (devenu en 1972 Syndicat des psychiatres des hôpitaux).*

**Jean Ayme, Chroniques de la psychiatrie publique à travers l'histoire d'un syndicat, Érès, 1995, p. 9-10.**

<http://www.editions-eres.com/parutions/sante-mentale/travaux-et-des-jours-des/p271-chroniques-de-la-psychiatrie-publique.htm>

« Le malade mental est un être incommode et qui coûte cher. Sa place dans la société est déterminée par le niveau de civilisation de celle-ci. Son défenseur naturel est le psychiatre, image en miroir de la folie. Leur sort est lié. Pour remplir cette double mission, défendre les malades mentaux et ceux qui les soignent, les médecins du "Cadre" se dotent à la Libération d'un organe de combat, le syndicat des médecins des hôpitaux psychiatriques. Il devient en 1972 le syndicat des psychiatres des hôpitaux. Malgré les changements statutaires et institutionnels, il maintient le même cap.

Cet ouvrage, c'est d'abord l'histoire d'un syndicat, c'est-à-dire d'un instrument de lutte pour la défense individuelle et collective et l'obtention de meilleures conditions de salaire et de travail. Même s'il survient des envolées lyriques et des moments passionnés dans les débats, les communiqués, les motions et les résolutions, le récit de ces luttes garde un caractère austère, répétitif, expression d'une attitude exigeante et obstinée. Un syndicat ne s'en laisse pas conter, ne se laisse pas abuser par les bonnes intentions. Il lui faut du concret. Il exige pour réaliser ses objectifs des moyens juridiques et financiers.

C'est aussi l'histoire des rapports des psychiatres et de l'État, liant dès l'origine l'ordre public, les libertés et les dépenses de santé. »

Jean **Ayme** a participé au « groupe de Sèvres »...

## ↑ Le groupe de Sèvres

Jean **Ayme**, *Chroniques de la psychiatrie publique à travers l'histoire d'un syndicat*, Érès, 1995, p. 97-98, 99.

<http://www.editions-eres.com/parutions/sante-mentale/travaux-et-des-jours-des/p271-chroniques-de-la-psychiatrie-publique.htm>

« Georges Daumezon, depuis qu'il a abandonné ses responsabilités syndicales, ne se contente pas de jouer les Cassandre ou de nous rendre des hommages à sa façon. Beaucoup d'entre nous avons envoyé des infirmiers et participé aux stages qu'il avait organisés avec Germaine Le Guillant. Il prend l'initiative d'une rencontre avec les permanents des CEMEA et des psychanalystes qui travaillent dans les hôpitaux psychiatriques. Il nous convoque le 9 mai 1957, non pas à Henri Rousselle comme il était de tradition, mais "en un lieu plus dégagé du poids asilaire", le centre international pédagogique de Sèvres qui va nous offrir l'hospitalité pendant deux ans. [...]

Six rencontres rassembleront, un dimanche entier, du 26 mai 1957 au 26 avril 1959, vingt à quarante personnes engagées dans un travail critique et prospectif portant sur la formation des infirmiers, la formation des internes, les hôpitaux de jour, les soins à domicile, les premières expériences de secteur par Le Guillant à Villejuif, par Pierre Lambert qui a créé le premier service mixte à Chambéry, par Henri Duchêne qui soumet un schéma d'organisation de la sectorisation dans le département de la Seine, par Philippe Paumelle qui expose son projet de sectorisation du XIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

Le seul point de divergence porte sur la "participation des infirmiers à la psychothérapie", non pas, comme le précise Daumezon, sous forme de l'influence que le médecin exerce ou croit exercer sur le malade "par le prêche ou l'autorité", mais, pour reprendre la formule de Jean Oury, comme une technique dont le prototype est la relation analytique". Posée en ces termes, la question de la psychanalyse va, une fois de plus, comme en 1946 et en 1952 à Bonneval, amener des réactions de défiance de la part de collègues qui ne se sont pas encore totalement dégagés de l'ukase stalinienne, apportant ainsi un renfort inattendu aux psychanalystes qui veulent protéger leurs "secrets de fabrication". Ceux-ci se penchent avec sollicitude sur l'équilibre psychique des

infirmiers, qui ne sauraient sans danger manier ce matériel explosif. Ce désaccord demeurera. Il éclaire, pour qui veut se donner la peine d'en saisir les nuances, les variantes des pratiques qui se réclament de la psychothérapie institutionnelle et les approches théoriques auxquelles elle donnera lieu (Voir *Actualité de la psychothérapie institutionnelle*, sous la direction de Pierre Delion, éd. Matrice, 1994.)

[...]

Lorsque Georges Daumezon met fin à ces rencontres, c'est autour de François Tosquelles que se retrouveront ceux qui sont décidés à poursuivre une réflexion théorique sur le nécessaire tissage entre le sociologique et le psychanalytique dans les structures de soins psychiatriques, à l'enseigne du GTPSI (Groupe de travail sur la psychothérapie institutionnelle), qui se réunira pour la première fois le 1<sup>er</sup> mai 1960. »

Jean **Ayme** introduisait chaque séance du séminaire de Sainte-Anne.

Jean **Oury** nous lit un extrait d'une de ces introductions.

Jean **Ayme**,  
**Introduction (extraits) à la séance du 20 novembre 1985,**  
**séminaire de Sainte-Anne,**

*Écoutez !*

[http://www.ouvrirlecinema.org/sons/JO/bribes/JO\\_110420/110420\\_cit1.mp4](http://www.ouvrirlecinema.org/sons/JO/bribes/JO_110420/110420_cit1.mp4)

« Je me suis arrêté une semaine. J'avais pris une décision qui n'avait rien à voir avec le séminaire, qui m'a contraint de m'arrêter trois semaines. Premier congé de maladie en trente trois ans de carrière de médecin-chef. Je ne sais pas ce qui s'est dit la dernière fois et que je ne veux pas reprendre la fin des annonces faites par Oury quant à ce qui concerne la séance suivante, avant de laisser Oury s'engager dans son énoncé ... [c'est mal tapé]

On tient cette année la journée Henri Rousselle, qui se tiennent, ces journées-là tous les ans en novembre, destinées essentiellement aux médecins-conseils de la Sécurité sociale. Ils sont importants par les temps qui courent. On essaie de les sensibiliser aux problèmes psychiatriques. Cette année, nous avons choisi un

thème qui n'est pas clinique mais économique : Le coût en psychiatrie. De sorte qu'on sera amené à parler des aspects économiques, c'est le contexte, en attendant le texte qui va venir dans cinq minutes. Nous avons en ce moment un gouvernement qui veut du bien à la psychiatrie, et à l'image de l'ours qui vous veut du bien, qui apparaît un peu, ils ont en effet pris des dispositions législatives formelles. Par exemple : la pratique de secteur ...

(JO :- On voit la destruction du secteur depuis...)

... la pratique de secteur est désormais officielle et légalisée au mois d'août et il y a une loi qui va se discuter à l'Assemblée nationale le 5 décembre. Elle a fait l'objet d'une discussion au Conseil des ministres ce matin même, qui consiste à fusionner l'extra-hospitalier et les structures hospitalières. (JO — ... ça semble anodin, mais c'est redoutable...) au lieu de deux sources de financement, l'une venant de l'État et l'autre, de la Sécurité sociale, il n'y aurait qu'une seule, qui viendrait de la Sécurité sociale. C'est intéressant de n'avoir qu'un seul interlocuteur pour discuter des problèmes de financement, mais l'ennui, c'est que c'est une bonne occasion pour le gouvernement de retirer ses billes à hauteur de deux milliards et demi, c'est-à-dire la somme que l'État consacrait aux dépenses hospitalières qui étaient, formellement, des dépenses de prévention, des dépenses qui n'étaient pas des dépenses de soin mais payaient l'ensemble des praticiens que nous sommes — temps pleins, temps partiels, vacataires — dans l'activité extra-hospitalière.

L'État vient de retirer ces deux milliards et demi et, disant à la Sécurité sociale : "C'est vous qui allez payer à partir de janvier 86." Ça nous inquiète un peu. On nous donne un dispositif plus intéressant parce qu'on n'aura qu'un seul interlocuteur pour les problèmes financiers, mais l'État va retirer son argent parce qu'il a besoin de faire des économies et nous ne sommes pas sûrs que les organismes de Sécurité sociale, d'Assurance maladie suivront aussi bien qu'ils l'affirment.

Voilà la situation qui est un peu inquiétante d'autant plus que la Sécurité sociale introduit des contrôles, des procédures d'inadéquation, d'évaluation. Dans les hôpitaux il y a maintenant une autre catégorie de malades mentaux : On a inventé les "handicapés" en 1975, maintenant il y a des "inadéquats" à la structure dans laquelle ils sont. On réinvente les "caractériels" maintenant, ceux qui ne peuvent pas rester là où on les a mis. On recrée une terminologie qui

procède toujours d'une volonté d'expulsion, de ségrégation pour que ça coûte moins cher. C'est ce qui est en sous-jacence des projets gouvernementaux. J'en parle parce que cette loi va être discutée, la presse en parlera dans les jours qui viennent, et vous en trouverez des interprétations diverses, les intentions,...

— (question de la salle ) Est-ce dont il était question aux « Croix-Marines » ?

Exactement. C'est celle pour laquelle le ministre, Monsieur Hervé, s'est dérangé pour l'exposer. Je l'ai rencontré hier et lui ai dit que j'étais pour l'économie de son système mais contre ses économies à lui. Discussion autour du budget des associations qui seraient gérées par l'hôpital. Des engagements ont été pris maintenant, rappelés à l'occasion d'une délégation au Ministère visant à préserver l'autonomie du fonctionnement des associations. Celles qui le désireront n'auront pas à passer par la base logistique de gestion de l'hôpital. Elles pourront établir des conventions directes avec les Caisses d'assurance maladie. Il n'en reste pas moins qu'il y a une certaine inquiétude et il est probable qu'ils demanderont qu'intervienne un service public sous une forme plus allégée qui serait peut-être le secteur. Il n'est pas sûr qu'il en soit ainsi et que l'indépendance dont bénéficie, par exemple, l'expérience nantaise n'ait pas à pâtir de cette situation. Pour l'instant, les engagements verbaux sont rassurants. Il faut être vigilant. »

## ↑ « L'atelier de l'immortalité » (1)

*La mort de Jean Ayme entraîne Jean Oury vers l'évocation d'autres disparus.*

*Un peu plus tard, dans son séminaire, en rappelant d'autres disparus, il aura cette expression : « Je suis en train de travailler dans l'atelier de l'immortalité ».*

*Il reprendra, plus tard aussi, son leitmotiv sur la différence entre éternité et immortalité : il faut parler des personnes disparues...*

>>> **Hélène Chaigneau**

>>> **Lucien Bonnafé**

<http://www.lire-lucien-bonnafe.org/>  
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Lucien\\_Bonnafe%C3%A9](http://fr.wikipedia.org/wiki/Lucien_Bonnafe%C3%A9)

Jean **Ayme**, « **Lucien Bonnafé, le militant** »  
**L'information psychiatrique, septembre 2003, vol. 79, n. 7.**  
<http://www.jle.com/fr/revues/medecine/ipe/e-docs/00/03/FA/41/breve.md>

« En 1977, il prend sa retraite, à 65 ans, en dépit des avantages offerts par le statut d'une poursuite d'activité, mais il reste fidèle aux traditions syndicales. C'est alors qu'il fait paraître son livre *Dans cette nuit peuplée* qu'il m'offre avec cette dédicace : "À Jean Ayme, ami et compagnon de tant de luttes, à l'enseigne d'une fraternité plus forte que toutes les divergences, donc fraternellement». C'est ce compagnonnage de luttes que je voudrais évoquer en hommage à ce militant exemplaire.

En fait, tout commence bien avant mon entrée au Syndicat. Durant mes années d'internat, en cette fin des années 1940, quatre personnages se détachent de cette galerie de portraits militants, je les appelle les "trois mousquetaires". Il s'agit de Sven Follin, Louis Le Guillant et Lucien Bonnafé, tous trois membres du Parti communiste français, et de Georges Daumezon, secrétaire général du Syndicat. Lucien Bonnafé, c'est bien entendu d'Artagnan avec son panache et son lyrisme.

Il vient de faire paraître pour *L'Évolution Psychiatrique*, *Le personnage du psychiatre*, texte fondamental pour qui s'engage dans la profession. En 1947, il rédige, à la demande de Henri Ey, un texte, *Essai d'interprétation du fait psychiatrique selon la méthode historique de K. Marx et de F. Engels*, où il écrit : "Le fait dominant de l'histoire contemporaine de la psychiatrie est incontestablement l'avènement de la psychanalyse". Il fait ensuite un long développement en s'appuyant sur les thèses de Jacques Lacan dans l'Encyclopédie Française, *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu*. Mais, deux ans plus tard, par discipline de Parti, il apposera sa signature au bas du texte dénonçant la psychanalyse comme "idéologie réactionnaire au service de l'impérialisme américain".

Il avait dû également, comme d'autres, probablement à contre-cœur, approuver le Pacte germano-soviétique de 1939, ce qui ne l'empêchera pas de s'engager dans la Résistance dès 1940. Reçu au concours du médecin de 1942, il renonce au poste de Sotteville-lès-Rouen, auquel son rang de classement lui donnait droit, pour le poste moins voyant de médecin-directeur de Saint-Alban, perdu sur les plateaux lozériens. Avec Tosquelles, Balvet et Chaurand, Saint-Alban devient un lieu d'accueil et de protection de ceux qui sont poursuivis par le gouvernement

de Vichy, dont les plus célèbres sont Canguilhem et Eluard. La lutte pour la survie des malades et la création de la société du Gévaudan en feront le creuset de la psychothérapie institutionnelle.

En 1945, Bonnafé est détaché au Ministère, ainsi que Louis Le Guillant, comme conseiller technique, auprès des ministres des gouvernements tripartites qui se succèdent jusqu'en 1948. Dans le même temps, il combat activement pour la transformation de l'Amicale des médecins des asiles en syndicat. Il est un des douze membres du premier conseil. Marie-Rose Mamelet évoquera cette période où, avec Georges Daumezon, ils hantaient les couloirs du Ministère encore en uniforme d'officiers FFI. Aux deuxièmes Journées psychiatriques nationales en 1947, il fait un rapport, *Conception moderne de l'établissement de cure et de réadaptation*, où s'ébauche la politique de secteur.

Peu après, par suite du changement de ministre, il cesse ses fonctions au Ministère. Il prend alors son poste à Sotteville-lès-Rouen où il retrouve Hubert Mignot. Ils vont impulser un nouvel élan à cet hôpital sinistré où ils s'efforceront d'avoir recours le moins possible à la loi de 1838.

En 1952, son mandat de conseiller syndical arrive à expiration. Il n'est pas réélu. La guerre froide est passée par là. Il n'y a plus de membres du PCF au conseil syndical.

En 1955, Henri Ey décide de prendre en mains les rênes du Syndicat. Il établit une liste de quinze candidats, hétérogène dans sa composition. Il tient beaucoup à la présence de Bonnafé, au-delà de l'amitié et de ses qualités, pour la sensibilité qu'il représente. Comme ce n'est pas un scrutin de liste, Lucien Bonnafé et Philippe Paumelle ne seront pas élus.

Nous allons nous retrouver sur d'autres terrains de militance. Par exemple au groupe de Sèvres et dans les stages CEMEA que viennent de créer Georges Daumezon et Germaine Le Guillant. Une séquence me revient en mémoire : nous sommes en voiture, elle et Lucien, au retour d'un stage à Joinville, fin octobre 1956. Nous nous arrêtons dans un café : la télévision diffuse des images de la révolution de Budapest, que nous regardons sans échanger un mot. Je l'observe : il est évident que son cœur bat avec celui des insurgés contre les chars venus de l'Est mais il n'en fera l'aveu que bien des années plus tard.

En 1958, à la faveur d'une élection partielle, il retrouve sa place au conseil syndical, non sans mal d'ailleurs. Un collègue avait exigé, devant une profession de foi qu'il jugeait trop "politique", un vote du conseil sur son acceptabilité ! Il

restera à son poste pendant près de vingt ans. Période de luttes et de conquêtes, où le discours bonnaféien nous sera souvent d'un grand secours, même si parfois il agace certains qui le jugent abscons. Il lui arrivait de dire : "j'émetts en télévision mais ils ont des récepteurs radio". Langage à la fois dialectique et poétique, il nous tirera souvent d'embarras. Ainsi du moment où nous étions quasi inhibés devant la contradiction de devoir manifester notre opposition au Gouvernement, y compris dans la rue, et le maintien de notre fidélité à nos complices traditionnels dans les bureaux du Ministère. Il propose la formule "Les bureaux et les tréteaux" qui va être adoptée avec soulagement et nous servira désormais de boussole.

Moins heureuses seront parfois la destinée d'autres créations verbales. Pour stigmatiser les collègues frileux, qui, à l'heure du secteur, restent confinés dans l'hôpital, il invente le terme d' "hospitalocentrisme". Ce néologisme a beaucoup de succès. Il sera repris par le ministre Robert Boulin dans les circulaires sur le secteur, marquant le début d'une politique de réduction des lits d'hospitalisation. À Corbeil, à l'instar des débuts du 13e, il crée un secteur "sans implantation préalable", reportant à plus tard l'ouverture des lits, laissant la charge de l'hospitalisation à d'autres.

Se laissant guider par son souffle poétique, il proposera en 1968, quand se discute la réforme de la loi de 1938, une loi avec un article unique : "Il n'y a plus de loi de 38".

Il est de tous les combats, des moments les plus tragiques, comme la mort d'Yves Bertherat, avec qui nous avons rédigé tous les trois un texte à l'intention des journalistes avides de faits divers impliquant des malades mentaux, aux moments les plus cocasses, où nous nous trouvons tous deux en délégués syndicaux face à Henri Duchêne que le nouveau DGS a désigné pour succéder à M.R. Mamelet après la razzia opérée par Raymond Marcellin, nous privant de nos interlocuteurs habituels, Aujaleu, Jean et Mamelet. Situation absurde, pas même surréaliste, marquée par ce court échange : à "Mon pauvre Henri" répond "Mon pauvre Lucien".

Dans la lutte pour la reconnaissance de nos fonctions enseignantes, il saura articuler le "fait psychiatrique" avec "le fait universitaire", sans sectarisme mais avec fermeté. Il refuse la dictature de la molécule et rappelle que la disparition de l'agitation est bien antérieure à l'arrivée du Largactil. Il propose la "chimiothérapie d'appoint" face à la mode de la psychothérapie d'appoint.

Rigoureux sur le plan des repères historiques, il cherchait toujours ce qui unit et évitait ce qui divise.

Son discours chaleureux et rassurant m'a toujours été d'un grand secours. Henri Ey avait raison. Ce militant du verbe était indispensable à la composition du conseil et du bureau syndical pour lui donner sa pleine efficacité.

Merci Lucien. »

### >>> René Angelergues

L'assistant le plus brillant d'Ajuriaguerra, par lequel JO a connu Tosquelles, Lacan, etc...

<http://www.cairn.info/publications-de-Angelergues-Ren%C3%A9--10708.htm>

*Texte d'Angelergues sur la causalité psychique*

<http://books.google.fr/books?id=8VFzsqimdhoc&pg=PA49&jpg=PA49&dq=Ren%C3%A9+angelergues&source=bl&ots=4Jz025Cgkc&sig=Kj0Tj4pca7Pe4cMIaXCwmw82Mvw&hl=fr&sa=X&ei=73CNT7CrOcel0QXIqfjxDA&ved=0CFIQ6AEwBQ#v=onepage&q=Ren%C3%A9%20angelergues&f=false>

[http://www.alsatica.eu/fr/alsatica/bnus/L-Homme-psychique-Rene-Angelergues,1\\_P\\_2F1337066.html](http://www.alsatica.eu/fr/alsatica/bnus/L-Homme-psychique-Rene-Angelergues,1_P_2F1337066.html)

### >>> François Tosquelles

**Francesc Tosquelles,**

**in Ignacio Garate Martinez, *Conversations psychanalytiques,* Herman, 2008, p. 58-59**

<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+Conversations+psychanalytiques&prodid=638>

« Moi, par la tradition du village où je suis né et à cause de problèmes familiaux, je me suis retrouvé à l'âge de cinq ans à aller jouer à l'hôpital psychiatrique. Naturellement, les fous font des choses curieuses et intéressantes ; pour moi il était plus amusant d'aller auprès des fous que d'étudier l'arithmétique par exemple. À cinq ans je faisais le médecin, il y avait trois sœurs qui étaient mes clientes hystériques, je leur prenais le pouls et elles me payaient avec des noisettes ; je "traçais" aussi une vieille paraphrénique<sup>3</sup> qui me payait également

<sup>3</sup>La paraphrénie est une variété de délire chronique caractérisée par la préservation d'un secteur important de la personnalité (structure paralogique) et par la prédominance du mécanisme imaginatif (thèmes fantastiques). Le terme *paraphrénie* fut créé en 1882, par K. Kahlbaum pour désigner,

avec des noisettes.

Moi, je voulais faire le médecin pour imiter mon oncle, le frère de ma mère, et j'ai commencé à le faire de manière psychodramatique à l'âge de cinq ans. Depuis l'âge de cinq ans, je voulais être médecin de fous. C'était un contact esthétique et plaisant. La vieille paraphrénique me racontait des choses sur les étoiles et sur les fées qui me plaisaient beaucoup, mais d'un point de vue esthétique.

J'ai commencé médecine à 15 ans et Mira m'a dit d'étudier les gens normaux dans l'institut psychotechnique de Barcelone, car on ne peut aborder les fous qu'en ayant une idée précise de ce qui arrive aux gens normaux. Par conséquent, toute ma formation médicale était destinée à me permettre de faire de la psychiatrie sans dénier la biologie ou les états normaux. Te rends-tu compte ? À Barcelone en 1921<sup>4</sup> et à Chicago en 1920 on a créé les premiers lieux au monde pour étudier les conditions de travail du point de vue psychologique. »

« Le Poumiste absolu », dit Jean Oury, pas trotskyste.

## ↑ « Lisez l'histoire du POUM ! »

... notamment **Victor Alba et Wilebaldo Solano**, mort en septembre

**Victor Alba, Histoire du POUM Le marxisme en Espagne (1919-1939),**  
**Champ Libre, 1975**  
**(réédition éditions Ivrea, 2000), 22-23, 55, 56-57, 59, 144-145, 170,**  
**175-176, 177, 180, 187, 206.**  
(pagination éd. 1975)

[http://editions-ivrea.fr/catalogue-fiche.php?produit\\_nom=Histoire%20du%20POUM&produit\\_id=1](http://editions-ivrea.fr/catalogue-fiche.php?produit_nom=Histoire%20du%20POUM&produit_id=1)

« Il est difficile aujourd'hui de concevoir le rôle que les "ateneos", les chœurs, les troupes de comédiens amateurs, les groupes d'excursionnistes et même les

conformément à l'étymologie, un désordre des fonctions cognitives. L'expression fut reprise en 1909, par É. Kraepelin pour désigner des cas de délire chronique qu'il estimait devoir exclure des formes paranoïdes de la démence précoce (l'actuelle schizophrénie) et pour les séparer aussi de la paranoïa et de la psychose maniaco-dépressive.

<sup>4</sup>En réalité, c'est en 1919 qu'Emilio Mira dirige le laboratoire de psychologie de l'institut d'orientation et de sélection professionnelle de Barcelone. Il y crée et expérimente son test psycho-diagnostic "miokinético".

12

centres végétariens et espérantistes ont joué dans le développement du mouvement ouvrier. La dictature elle-même ne sut pas voir que ces centres, avec leurs bibliothèques et les salles de conférences, étaient le vivier du mouvement ouvrier. Aussi, au lieu de les fermer une fois pour toutes, elle se contenta de les clore de temps à autre, pour faire acte d'autorité. Il est bon de rappeler que si la dictature espagnole imposait la censure à la presse, elle se montrait très tolérante envers les maisons d'édition : on publiait ce que l'on voulait. Ainsi, des éditeurs trouvaient profitable de publier des œuvres de bolcheviks et en général des livres sur l'U.R.S.S. [...]

Par les livres et dans les "ateneos" se forma la génération qui agit sous la République et se battit pendant la guerre civile. Sous la Dictature, qui interdisait l'activité syndicale et les réunions politiques, les "ateneos" servirent de refuge à qui ne se résignait pas. »

« Pour les bloquistes, la Révolution n'était pas une émeute, sinon une manière de vivre ; elle n'avait pas de contours définis, mais se faisait au jour le jour, et ses contours prenaient la forme de ce qui se faisait. [...]

C'était là une éducation permanente – et je dirai qu'elle l'était même dans la formation du caractère, dont parlent les pédagogues – mais non pas suffisante. Il n'y avait pas de tradition marxiste dans le pays. Le parti officiel n'avait rien entrepris dans ce sens. Les socialistes n'étaient pas tant marxistes que libéraux de gauche. La formation politique des militants de tout parti ouvrier semblait un panaché d'anticléricalisme républicain, de fédéralisme du siècle dernier et d'esprit de classe cénétiste. Le Bloc, lui, se considérait comme un parti marxiste – le premier et le seul d'Espagne. Être un marxiste indépendant c'est-à-dire apprendre de Marx aussi bien que de l'expérience propre – ce n'est pas facile. Et les choses se compliquent si le marxisme ne plane pas dans l'atmosphère politique, si on ne le respire pas, s'il faut commencer par les premiers rudiments et s'il se heurte à toutes les habitudes mentales qu'environnent l'aspirant-marxiste.

Le marxisme représentait pour le bloquiste une manière de voir, non pas un dogme. »

« La masse ouvrière, on la trouvait dans les syndicats ; d'où la nécessité d'y travailler. Et en Catalogne, les ouvriers appartenaient à la CNT "En l'absence

d'un vrai parti révolutionnaire, les masses s'orientèrent vers la C.N.T... L'anarcho-syndicalisme ressuscita d'une manière surprenante... en 1931, la CNT-FAI [Fédération anarchiste ibérique] occupait à sa façon une place historique comparable à celle du parti bolchévique en Russie, en 1917<sup>5</sup>». J'ai déjà signalé que, pour la plupart, les militants du Bloc et tous ses fondateurs étaient membres de syndicats cénétistes. Il n'empêche que pour les dirigeants de la CNT, les bloquistes étaient des adversaires, et quelques-uns même des "traîtres" aux idéaux cénétistes (anarchistes, en réalité) puisqu'ils étaient passés au marxisme. [...] En mars 1935, convoqués par le Bloc, se réunirent des représentants de tous les groupes socialistes catalans. [...] C'était clair : tous les présents, moins le Bloc et la Gauche communiste, formeraient bande à part et seraient finalement dominés par le Parti communiste officiel. [...] À la fin, le Bloc et la Gauche communiste se retrouvèrent seuls. Alors, avec l'accord de leurs comités exécutifs respectifs, Maurin et Nin commencèrent à discuter les bases de l'unification des deux organisations. »

« Le lundi 20 à 2 heures de l'après-midi, les troupes de La Corogne proclament l'état de guerre.

Personne ne s'en rend compte, mais la guerre civile vient de commencer.

[...]

En juillet 1936, [...], tout marxiste estimerait la situation idéale : il existe une classe ouvrière, elle a sa conscience de classe, et elle veut le pouvoir. C'est ce que les marxistes ont toujours rêvé et qu'ils n'ont presque jamais – disons jamais – obtenu. Et cette situation, qui ne s'était pas présentée en Allemagne en 1919, ni en France en 1936, pays où les marxistes sont puissants, s'offre en Catalogne où le marxisme est minoritaire et n'est représenté que par le POUM, et à un moment où le mouvement ouvrier se trouve en crise, en retrait, pourri par le stalinisme et amolli par le réformisme. Et cette classe ouvrière consciente, qui veut commander, est encadrée dans une organisation qui repousse le pouvoir, qui en a peur, la CNT.

Le Comité exécutif ne se rend pas compte que les ouvriers veulent aller plus vite et plus loin que leurs dirigeants. Le 20 juillet, il donne donc l'ordre de maintien de la grève, alors que les ouvriers commencent déjà à organiser spontanément des comités de contrôle des entreprises.

<sup>5</sup>Joaquin Maurin, *La revolución española*, Madrid, 1932, p. 117.

[...]

Mais nous l'avons vu, la CNT ne veut pas le pouvoir. Elle croit que le pouvoir économique suffira et présente son refus comme un geste généreux, alors qu'il n'est que soumission à des préjugés idéologiques. »

« Ce ne furent pas les dirigeants de la CNT, du POUM ou du PSUC qui dirent aux ouvriers des villes ou des banlieues de former des comités pour occuper les mairies. Ces comités se constituèrent dans la nuit du 19 au 20 juillet sur l'initiative des militants locaux, pour réquisitionner armes et bâtiments, contrôler les automobiles, surveiller les routes et les casernes. Dans les lieux où le POUM avait de la force, ces comités ne comptèrent que des représentants ouvriers ; en d'autres, on y accepta aussi des éléments de l'Esquerra. À Lérida, où le POUM dominait, le comité fut constitué avec la CNT, le POUM et le PSUC. Le président – et commissaire de l'ordre public – était un poumiste.

[...]

On assiste à de curieuses initiatives. Par exemple, dans un appartement des Ramblas, le POUM installe une école – simplement théorique – d'aviation, dont se charge un officier de marine. Ce qui est singulier, c'est que ceux qui en sortirent furent mieux à même de suivre les cours des écoles officielles que leur camarade.

[...]

Quant à la question des services publics, qu'il aurait fallu résoudre si la guerre n'avait pas éclaté, on ne put même pas la poser. Les syndicats des tramways, métro et autobus administraient, à travers un comité de contrôle, les transports urbains, mais sans aucune représentation du public. En général, malgré les problèmes techniques causés par la guerre et les bombardements, les transports urbains fonctionnèrent bien. Pouvait-on considérer les syndicats comme représentants non seulement des ouvriers, mais encore des usagers ? Ou fallait-il trouver à ménager à ces derniers le moyen d'exprimer leurs points de vue sur l'administration des services publics ? La même question se serait posée à longue échéance pour l'eau, le gaz, l'électricité et le téléphone. »

Wilebaldo **Solano**,  
**Le POUM. Révolution dans la guerre d'Espagne (1999)**,  
éd. Syllepse, 2002, p. 40-41.

[http://www.syllepse.net/Ing\\_FR\\_srub\\_76\\_iprod\\_155-Le-POUM-Revolution-dans-la-guerre-d-Espagne.html](http://www.syllepse.net/Ing_FR_srub_76_iprod_155-Le-POUM-Revolution-dans-la-guerre-d-Espagne.html)

« Le POUM n'est donc pas le résultat d'une improvisation, ni le reflet d'un phénomène extérieur au pays et à ses préoccupations, mais le produit d'un long processus au sein même du mouvement ouvrier. Ce processus trouve son origine dans la double rupture survenue au cours des années 1920 sous l'influence déterminante de la Révolution d'octobre 1917 : rupture avec l'opportunisme de la social-démocratie et rupture avec l'aventurisme anarchiste. Pour cette raison, une grande partie des militants qui s'étaient solidarisés avec Lénine et Trotski et avait fondé le Parti communiste se sont retrouvés au sein du POUM après avoir milité au BOC ou à l'ICE, qui s'étaient élevés contre la dégénérescence bureaucratique de la Révolution russe et de l'Internationale communiste. Une synthèse de ce long processus dialectique se trouvait ainsi réalisée et le nouveau parti apparaissait donc mieux armé que d'autres organisations pour comprendre et interpréter le processus révolutionnaire espagnol.

Le POUM fait irruption sur la scène politique espagnole et internationale avec ses mots d'ordre unitaires : front unique ouvrier, unité syndicale, unité des marxistes révolutionnaires. Il est fermement convaincu que dans une Europe écrasée par le fascisme, où la classe ouvrière subit échec sur échec, l'heure de l'affrontement brutal entre les forces réactionnaires et révolutionnaires espagnoles est sur le point de sonner. Le destin de l'Europe allait dépendre de cet affrontement pendant de longues années.

Il fallait s'armer idéologiquement, politiquement et organiquement afin de vaincre en Espagne et ainsi d'empêcher tout développement du fascisme en Europe en évitant une seconde guerre mondiale et en ouvrant des perspectives de libération pour le mouvement ouvrier européen. »

### ➔ Lectures indispensables pour :

- ◆ piger quelque chose sur ce qu'on essaie de faire sur plan de — l'organisation — c'est un grand mot ! Mais tout au moins sur l'approche qu'on peut avoir..
- ◆ mieux situer les « complexions », comme Lacan par exemple...

Jean Oury reprendra ces deux points un peu plus tard,  
la formulation sera plus précise...

Films à voir sur le Web

**L'or de Moscou – la vieja memoria**

<http://www.youtube.com/watch?v=DSJvWzvT1OM&feature=relmfu>

**Una vida per la utopia**, film sur le POUM

<http://www.youtube.com/watch?v=RzUIT2yOXmg>

<http://www.rebeldemule.org/>

## ↑ Les séminaires : l'exercice de la parole

Pour ne pas devenir un « **disque universitaire** »,  
Jean Oury a choisi l'exercice de la parole improvisée  
en instaurant le séminaire hebdomadaire de La Borde (depuis 1971),  
puis celui de Sainte-Anne (depuis 1981),  
tel un cycliste qui fait du vélo tous les jours ou un pianiste qui touche au piano

tous les jours.

Un psychiste, ça travaille du chapeau.

L'importance de la parole dans le métier de psychiste.

Référence à **l'élève Tabard** du Zéro de conduite de Jean Vigo, pour ce qui est de  
la « **phobie de l'école** » (« Monsieur, je vous dis merde »)



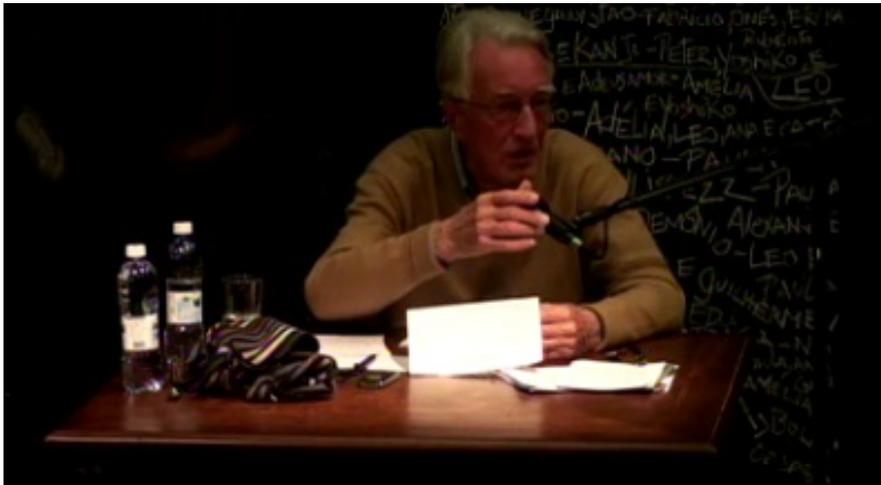
Jean **Vigo**, **Zéro de conduite (1933)**

<http://www.youtube.com/watch?v=xhfM2WmYWwI>

Jean Oury a été un grand ami du brésilien **Paulo Emilio Sales Gomes**, historien, critique de cinéma et ... militant politique, auteur d'un livre sur Jean Vigo, paru au Seuil, en 1957. <http://www.objectif-cinema.com/analyses/045c.php>

Jean Oury, au cours de son voyage au Brésil en 2009, à l'occasion de la traduction du séminaire sur le Collectif, a présenté Zéro de conduite.

Une de ses interventions filmées a malheureusement disparu du Web



<http://www.sescsp.org.br/sesc/revistas/subindex.cfm?Paramend=1&IDCategoria=6237#filme>  
<http://www.estadao.com.br/noticias/impresso,jean-oury-fala-sobre-jean-vigo,431566,0.htm>  
[http://www.revistapercurso.com.br/index.php?apg=artigo\\_view&ida=111&ori=entrev](http://www.revistapercurso.com.br/index.php?apg=artigo_view&ida=111&ori=entrev)

Pour des réf. à Jean Vigo dans d'autres contextes, cf. également, séances de novembre 2006, mai 2008, décembre 2009,

[...]

## Spirale [2]

### « Positions idéologico-politiques »

Jean **Ayme** faisait partie de tout un groupe d'échanges, de « rapports complémentaires ». Jean Oury parle de « positions idéologico-politiques ».

Jean Ayme avait des positions très carrées, avec parfois des coups de gueule, mais il n'empêche qu'il était très au courant, très sérieux et que l'on faisait toujours appel à lui pour être informés.

Jean Ayme a été membre du GTPSI.

### ↑ Le GTPSI

Cf. l'ensemble des prises/bribes, notamment :  
janvier 2007  
décembre 2008  
janvier, novembre 2009  
septembre 2010  
**novembre 2010**  
décembre 2010

**François Tosquelles** s'opposa l'entrée de **Lucien Bonnafé** (qui avait travaillé à Saint-Alban) toujours inscrit au PC, dans le GTPSI.

Lettre de **Lucien Bonnafé**  
(alors médecin-directeur de Saint-Alban),  
à **Paul Bernard**  
<http://www.ile.com/en/revues/medecine/ipe/e-docs/00/03/FA/43/breve.md>  
« 18 mars 1943

Mon cher vieux,

J'entreprends de te parler de mon activité ici, de mes projets et de nos projets.

[...]

Je dois te décrire Saint-Alban pour arriver à me faire comprendre.

L'hôpital surplombe le village, crasseux, prodigieusement arriéré, je connaissais des campagnes déjà bien sordides mais rien qui approche de cela ; les "naturels

” du pays épais, assez serviles, souvent brutaux. Ainsi, mon premier acte directorial a été de renvoyer une veilleuse qui volait quotidiennement du pain aux enfants de l’institut médico-pédagogique, et, entre autres larcins, une paire de draps pour ne s’en tenir qu’au flagrant délit – cette personne s’étonnait que je ne la tienne pas pour excusée du fait qu’elle avait conçu le projet de se mettre en règle avec sa conscience en faisant dire 40 messes pour les malades de l’hôpital ! ! !, pays de lettres anonymes (30 à 40 par jour en moyenne à la gendarmerie pour 2 000 habitants)... Vu de loin, cela peut paraître assez pittoresque, mais quand on est dans le coup c’est parfois un peu dur ! Malgré tout cela, on ne manque pas de satisfactions, d’autant plus appréciables dans cette ambiance. D’ailleurs une fraction du personnel tout à fait excellente est entre les mains du directeur une arme d’une prodigieuse efficacité.

Autour du château et dans son sein même le service des femmes, le mien, bâtiments sordides entassés dans un espace restreint, le plus absurde que tu puisses imaginer comme constructions asilaires est dépassé. Certains coins menacent littéralement ruine, chose au fond excellente quand on rêve de destructions massives et de reconstructions. Le quartier affecté aux agitées compte actuellement dans les 90 malades (?) – Une infirmerie de paralytiques, grabataires, belles malades neurologiques entre autres, est extrêmement sympathique et bien tenue. La véritable infirmerie, quartier d’admission et de traitements, est remarquablement organisée.

Sur le plateau (à 1 012 m) le service des hommes, trois grands quartiers style caserne (construction asilaire 1900) assez bien extérieurement malgré le style, avec cours très vastes mais aménagements intérieurs sordides, d’un entretien abominablement difficile, car les hommes, partout plus sales que les femmes, sont ici plus particulièrement éteints (incomparablement plus que les femmes). C’est le domaine de Chaurand, garçon extrêmement sympathique, pas très excité (pas assez et la preuve en est qu’il a reculé devant la direction) mais avec d’excellentes idées. Collaborateur tout à fait bien.

À 800 mètres de là, la ferme et l’institut médico-pédagogique, assez grossier comme contenant, d’un aspect un peu trop lozérien, mais bien, et même très bien, comme organisation et recrutement (40 garçons. Il n’y a plus “d’inéducables”).

À part Chaurand et moi, le service médical comprend deux internes (un poste actuellement vacant pour peu de temps) et un trésor inestimable, Tosquelles, catalan réfugié ici – Balvet regnante – un type d’une valeur tout à fait exceptionnelle, avec des idées plus qu’excellentes, travailleur comme pas un et qui a participé avec acharnement à la réorganisation de l’hôpital sous Balvet, on ne sait ce qui est le plus remarquable chez lui, de la valeur spéculative ou de la valeur pragmatique. Inutile de te dire que c’est un trésor pour moi de le voir dépenser sans compter son activité insatiable dans le service.

J’ai une bonne secrétaire médicale, ultra-dévouée, fanatique de la bonté, du dévouement, du sens social... méticuleuse comme il n’est pas permis de l’être ; ses énormes défauts, à son poste, sont des qualités très précieuses pour moi, mon ataxie se trouve canalisée sans effort par sa persévération méthodique.

[...]

Une chose capitale est l’institution des “conseils” amorcés par Balvet et que je fais marcher régulièrement : réunion de tout le personnel, subalterne et supérieur, du quartier, discussion d’organisation générale, de détails ménagers, de l’état de telle ou telle malade, etc. ceci donne une vitalité extraordinaire au quartier et a des effets thérapeutiques inespérés.

Marchent : le conseil de l’infirmerie (bimensuel), le conseil du Villaret (mensuel) ; en train de démarrer, le conseil d’ergothérapie, étendu à la quasi totalité du personnel du service.

L’ergothérapie est la préoccupation axiale du service. La thérapeutique par le travail n’en est que le noyau, l’essence en est l’exploitation profonde chez tout malade des capacités non aliénées : rendement social, responsabilité, dignité ; cela va du cardage de la laine ou du tri de perles de couleurs à la représentation théâtrale en passant par l’horticulture, la gymnastique, le chant, etc... Les réalisations dans ce domaine ne sont possibles que dans la conception exploitée à fond de l’asile village. Je n’ai pas ici le cadre matériel mais l’esprit y est. Le centre vital de cette activité d’humanisation est la salle commune, bibliothèque, salle de jeux, de spectacle, permanence, etc.

Je voudrais que tu voies mes catatoniques planter des fleurs ou faire de la gymnastique, les résultats dépassent les prévisions les plus optimistes.

La “thérapeutique active”, (c’est le titre du bouquin de Hermann Simon qui n’est pas publié en français, je te communiquerai dès que possible la traduction que

Balvet en a fait faire) est la base de l'activité du service hors l'infirmerie. Elle donne des résultats excellents contre l'agitation, le gâtisme, les multiples faces de l'encroûtement asilaire ; à l'infirmerie, elle est au deuxième plan, les thérapeutiques biologiques ont là leur domaine, électrochoc en tête. Statistiques du 1er trimestre 1942 au 1er trimestre 1943 : 73 % des malades entrées dans cette période sont sorties pratiquement guéries, la plupart n'ont pas quitté l'infirmerie (pendant leur séjour).

J'ai dans les 300 malades, un mouvement très faible. Conditions numériques excellentes.

Un détail dans l'esprit du Gévaudan : les quartiers n'ont plus de numéros, plus de qualifications barbares. Ici on n'envoie pas les malades aux "agitées", ce qui est plus qu'une autorisation de s'agiter, une prime à l'agitation. Autre détail : il est interdit d'appeler les malades par un nom qui n'est pas le leur, barbare coutume asilaire de désigner les femmes par leur nom de jeune fille ; ici on parle à Mlle X ou à Mme Y. On considère les malades aussi exactement que possible comme des êtres humains.

Nous avons assez parlé de tout cela pour que tu comprennes ma satisfaction de tresser ici des réalisations correspondant à ce que j'ai toujours pensé mais que la pratique de la Seine ne porte pas à voir concrètement.

Ma conviction que les pseudo-hôpitaux psychiatriques français sont des usines à fabriquer et à entretenir la folie s'est fortement consolidée ici. Mais l'expérience de Saint-Alban prouve surabondamment qu'il est plus facile de remédier à ce vice qu'on ne peut le croire avant toute expérience.

Le terrain d'expérience est ici particulièrement favorable du fait des conditions dont je t'ai donné au début une vue si pessimiste. Étant donné ce que l'on peut réaliser dans ces conditions, que serait-ce dans un hôpital-asile-village correct !

Un détail important que j'ai oublié : dans la salle commune figure le journal mural mensuel issu de la collaboration de tous, du directeur aux malades.

Je n'ai pas non plus souligné les réalisations théâtrales qui donnent toute satisfaction.

J'espère que tout ce que je te raconte t'aidera à te faire une idée de ce que représente le métier de directeur dans une telle ambiance. Tu comprendras mieux ainsi que ce métier (loin d'être bureaucratique) est plus intensément psychiatrique que celui de médecin chef. »

*Jean Oury parle des psychiatres, psychanalystes inscrit au PC  
Les mots d'ordre stalinien (Jdanov) contre toute psychanalyse.  
cf. séances de  
décembre 2005, septembre 2007, février, décembre 2008  
décembre 2009.*

Serge **Lebovici**

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Serge\\_Lebovici](http://fr.wikipedia.org/wiki/Serge_Lebovici)

René **Angelergues**

<http://www.cairn.info/revue-le-carnet-psy-2007-4-page-48.htm>

Horace **Torrubia**

[http://www.serpsy.org/psy\\_levons\\_voile/personnalite/torrubia.html](http://www.serpsy.org/psy_levons_voile/personnalite/torrubia.html)

Torrubia a rendu sa carte du PC au moment des événements de Budapest (1956)  
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Insurrection\\_de\\_Budapest](http://fr.wikipedia.org/wiki/Insurrection_de_Budapest)

## ↑ « L'atelier de l'immortalité » (2)

Georges **Daumezon** ? Henri **Ey** ? Louis **Le Guillant** ? Des noms qui ne disent souvent plus rien aux nouvelles générations.

Il faut parler d'eux sinon ils disparaissent, ils n'existent plus !...

*Une formule pour dire cette position :*

« Je suis en train de travailler dans l'immortalité »

Ne pas confondre éternité et immortalité.

*cf. à ce sujet, séances de  
décembre 2008, **septembre 2009***

*Dans cet « atelier », Jean Oury fait figurer **Francisco Ferrer y Guardia**  
anarchiste, libre-penseur, pédagogue,  
fondateur de L'École moderne  
dont l'arrière-arrière petite fille est présente ce soir-là.  
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Francisco\\_Ferrer](http://fr.wikipedia.org/wiki/Francisco_Ferrer)*

Un colloque consacré à Ferrer  
<http://www.fnlp.fr/spip.php?article446>  
Fondation  
<http://www.ferrerguardia.org/>.

Lors d'un voyage à Reus, avec Tosquelles  
vu au cinéma La ciutat cremada (la ville brûlée), fiction de 1976  
sur les événements à Barcelone dont Ferrer fut l'un des protagonistes  
<http://www.youtube.com/watch?v=DxiJNLSj1j0>  
[http://fr.wikipedia.org/wiki/La\\_ciutat\\_cremada](http://fr.wikipedia.org/wiki/La_ciutat_cremada)

Jean Oury indique un numéro composé  
par Victor Serge « de Hitler à Staline »,

Pour ma part, voici ce que j'ai trouvé :

**Le Crapouillot, juillet 1933, n° spécial, « Hitler, est-ce la guerre »**  
<http://jfbradu.free.fr/crapouillot/>

**Victor Serge, « De Lenine à Staline »,  
Le Crapouillot, n° spécial, janvier 1937**  
<http://www.librairie-chaboud.fr/le-crapouillot-de-lenine-staline-par-victor-serge-numro-special-janvier-1937-victor-serge-33864.html>

Les positions de Victor Serge sont toujours restées  
très importantes pour Jean Oury.

Une lecture de jeunesse (vers 15 ans)

**Georges Bernanos, Les grands cimetières sous la lune (1938),  
Seuil, 1995.**  
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Les\\_Grands\\_Cimeti%C3%A8res\\_sous\\_la\\_lune](http://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Grands_Cimeti%C3%A8res_sous_la_lune)  
[http://www.castorastral.com/collection.php?id\\_livre=556](http://www.castorastral.com/collection.php?id_livre=556)

Selon certains, la situation en Espagne était propice à une « révolution vraie »,  
contrairement à l'Urss, où cela a échoué (avec des erreurs graves comme  
Cronstadt)

**Voline**

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Voline>  
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Soviet>

Cf. notamment les séances de  
décembre 2005,  
janvier, mars, septembre 2007,  
septembre, novembre 2010

Et Jean Oury pose la question :

Y a-t-il un rapport entre les Soviets et les Club thérapeutiques ? C'est évident  
mais c'est pas une copie ! Il y a des dimensions de cette ordre-là.

« Ça pèse lourd tout ça... »

## ↑ Le Politique

Ce niveau,

et Jean Oury insiste toujours **LE** politique,  
pas (pas seulement dit-il ce soir) la politique,

joue un rôle sur le plan de l'élaboration des concepts : il  
faudrait voir à quel niveau.

Comment situer cette question :

## ↗ La toile de fond : le POUM

Fondation Andreu Nin  
<http://www.fundanin.org/docus.htm>

La question du POUM comme toile de fond pour comprendre la psychothérapie  
institutionnelle est omniprésente dans les séminaires.

Revenant sur cette période 35-36-37 (il avait 13-14 ans), JO fait référence aux  
lectures qui l'ont « formé »  
(notamment sur ce qui se passait en Urss à cette époque)

**Le Crapouillot**, revue rédigée par Jean Galtier-Boissière  
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Le\\_Crapouillot](http://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Crapouillot)  
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean\\_Galtier-Boissi%C3%A8re](http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean_Galtier-Boissi%C3%A8re)

## ✚ François Tosquelles pendant la guerre d'Espagne

François Tosquelles, *L'enseignement de la folie*, Privat, 1992,  
p. 70-71, 206-210.



« J'ai été à un moment donné nommé chef des services psychiatriques de l'armée d'Estrémadure et j'ai d'emblée abordé mes activités dans la perspective d'une vraie psychiatrie extensive et nullement dans celle de la direction médicale d'une clinique psychiatrique déterminée, comme a cru l'entendre l'état-major de l'Armée des régions centrales et méridionales de l'Espagne. J'ai refusé d'emblée à être considéré comme un psychiatre classique réduit à traiter des malades mentaux. J'ai revendiqué, devant le groupe de généraux et leurs aides, mon indispensable participation aux activités de l'état-major de l'armée où j'avais été nommé, et ceci dans la perspective, que je leur ai dite, de "conseiller technique permanent" pour tout ce qui concernait l'hygiène mentale des armées et du peuple qu'on avait à défendre. Après quelques hésitations, la chose fut admise.

Je me suis donc trouvé, parmi d'autres nombreuses activités, chargé de mettre en place la sélection professionnelle des soldats engagés pour manipuler tanks et mitrailleuses. La sélection des aviateurs se réalisait, comme déjà dans le civil, au centre de psychotechnique de Barcelone.

Quand je déclarai qu'on ne pouvait pas confier à des volontaires spontanés des armes si coûteuses et d'une si grande portée – pour d'éventuelles offensives peut-être, mais surtout indispensables à la défense des autres nombreux combattants de l'infanterie –, j'ai été presque tout de suite écouté pour ce qui concerne la sélection des soldats devant manipuler les tanks et les mitrailleuses. Mais dans mon rapport de base, très détaillé, j'ai proposé dans la foulée la sélection des cadres du commandement (sergents, capitaines). Il y avait là une certaine ironie consciente de ma part : je savais très bien que le parti communiste, surtout, n'accepterait pas ce projet, puisque le réseau de ces petits "commandements" constituait le vrai échafaudage de son propre pouvoir politique sur place. Je n'ai donc pas été suivi à ce propos. Ils ne s'y sont pas opposés directement : la chose fut vite oubliée avant même que le dispositif ne soit mis en place. »

« Je me suis donc vite engagé avec les milices ouvrières pour intervenir d'une façon ponctuelle en Aragon, d'abord pour pouvoir évacuer les malades mentaux enfermés dans l'hôpital psychiatrique de Huesca, converti en champ de bataille : les tanks fascistes l'avaient à moitié occupé. L'autre moitié servait de refuge et de camp retranché aux républicains et aux ouvriers de Huesca. Une fois le transfert des malades accompli, je suis vite retourné à Reus pour m'occuper de la mise en place d'un service d'enfants psychotiques. Cependant, la guerre continuait. Je croyais alors qu'il y aurait de nombreuses maladies psychiques parmi les combattants. Hélas, il s'agissait plutôt de maladies vénériennes et de traumatismes dus aux armes à feu. Quoi qu'il en soit, étant donné qu'un certain nombre de mes amis avaient réussi à créer une organisation unique et cohérente des services sanitaires des diverses milices du front d'Aragon – en fait, les combattants se regardaient en chiens de faïence, quand ils ne se bagarraient pas entre eux –, j'ai pu heureusement obtenir facilement qu'on crée des services psychiatriques de première ligne et de deuxième ligne en Aragon.

Solanes, membre comme moi du "Bloc ouvrier i Camperol" devenu le POUM, prit à sa charge le secteur nord du front d'Aragon ; moi-même le secteur du centre. Le secteur du sud, étant donné la proximité relative du front avec Reus,

restait à la charge de l'institut Pere Mata, avec une seule petite antenne d'infirmiers tout près de la ligne de feu, à Alcañiz.

Ma surprise à Serriñena – au centre du dispositif où je me suis installé – a été qu'il n'y avait presque jamais de malades mentaux produits par la guerre. Cependant, mon action a été très utile à deux autres niveaux : mon service était placé dans l'hôpital général, avec de nombreux médecins chirurgiens et des spécialistes de toute nature ; c'est ainsi que mes nouveaux collègues ont fait constamment appel à moi pour intervenir au sujet de nombreuses maladies psychosomatiques, ou dans les manifestations psychologiques de tout malade quel qu'il soit – en particulier évidemment lorsque leur corps était ouvert ou découpé.

Je crois que c'est une situation privilégiée que je n'ai trouvée nulle part ailleurs, dans aucun centre hospitalier général – comme par exemple en France à Melun. Ce n'est pas que les problèmes qui se posent soient différents, mais les médecins – mise à part la forme de vie commune partagée pendant la guerre civile – sont à leur tour victime de leur phobie anti-psychiatrique ; il ne font donc pas appel à nous – ou alors rarement – hormis les cas d' "indiscipline" et de franche désobéissance active et violente de "leur malade" (sic).

Ce sont les conditions de vie commune et précaire partagées jour et nuit avec les autres médecins à l'hôpital de Serriñena qui ont produit cette véritable "révolution" dans le comportement habituel des médecins hospitaliers – ni plus ni moins que la découverte d'une psychothérapie pour ainsi dire "pour personnes normales". En découla que je m'engageai dans une nouvelle pratique auprès des nouveaux très jeunes médecins destinés aux bataillons. Comme il était logique de la prévoir, ils avaient une frousse indescriptible. Non seulement ils craignaient de mourir – en morceaux –, mais ils ne comprenaient rien à la situation politique et sociale qui ruinait leurs habitudes et conceptions plus ou moins "bourgeoises". J'ai obtenu des autorités militaires qu'on laisse quatre ou cinq jours ces jeunes médecins à l'hôpital, et c'est avec eux que j'ai engagé des psychothérapies individuelles et de groupe, à titre préventif, c'est-à-dire à titre d'hygiène mentale.

À Saint-Alban, c'est aussi la guerre et la Résistance qui a resserré les liens entre les divers médecins, les internes, le personnel soignant, religieux ou non, et même les malades. Il est vrai qu'à l'époque il était réglementaire que les médecins et leurs familles vivent à l'intérieur de l'hôpital psychiatrique. Il n'y avait donc pas à

Saint-Alban une séparation tout à fait étanche entre les divers médecins. Ils ne visaient pas à devenir "chef", marquis et maître absolu de leur territoire. Ce fut l'origine de nos rencontres nocturnes régulières et institutionnalisées, vouées à la critique des diverses théories que les psychiatres utilisent souvent comme des drapeaux pour engager des combats entretenus par leurs théories diverses plutôt que fondées sur elles. [...]

Tous les hommes, même quand ils ne se conçoivent pas eux-mêmes comme révolutionnaires, sont en fait des révolutionnaires engagés dans leurs propres changements. Le paradoxe de la révolution, ce changement, est qu'il s'agit des parcours dans le temps qui permet de se trouver soi-même, étayant ainsi son identité. La révolution n'est pas un éclatement violent sans but.

En fait, il s'agit parfois de retrouver, sur un autre plan, ses propres traditions. Enfin, quoi qu'il en soit, je disais dans une conférence qui a été publiée de A à Z dans un journal de Reus : "les circonstances", qu'il n'y a pas de révolution possible sans avoir élaboré, avec d'autres, une vraie théorie révolutionnaire.

Je rappelle que Kurt Lewin, qui a été un des premiers à expérimenter la vie des petits groupes, lorsqu'il passa d'Allemagne en Amérique, disait que rien n'était plus pratique, pour ceux qui s'engageaient dans ce travail de formation et de découverte de la "dynamique des groupes", que de disposer d'une "bonne théorie". Toutefois, j'ajouterai que, si une telle "bonne théorie" doit mener à une rigidité sous prétexte qu'il faut de la stabilité à tout prix, elle rate son coup. Ce qu'il faut, c'est une théorie qui rende compte de la mouvance humaine et des groupes humains. Toute théorie qui rejette "ses déviants" hétérodoxes finit en catastrophe. En fait, on retrouve là la vraie fonction des terrains vagues, où l'on plonge dans un certain chaos en quelque sorte originel.

Il ne s'agit pas de minimiser le fait qu'au-delà des oppositions politiques normales, et des batailles organisées, il y a eu de nombreux assassinats dès les premiers mois de la Guerre civile de 1936, autant chez les militaires espagnols que chez nous. Il fallait être aveugle pour ne pas prévoir les grands chamboulements. Ce n'était pas mon cas.

À l'occasion de l'attaque de Mussolini contre l'Abyssinie, j'ai participé à toute une série de conférences organisées dans le Centre de lecture autour du problème de la paix et de la guerre. J'ai dit qu'il fallait pas se leurrer à propos de la volonté de paix. À l'aide des conceptions freudiennes et de nos expériences de psychiatres, j'ai dit alors qu'on devait prévoir que le grand

rassemblement de multitudes, même reliées sous un étendard soi-disant pacifique, amenait fatalement à dévoiler chez chacun ses pulsions agressives qui ne sont jamais sublimes ni symbolisables ; on peut uniquement les convertir en métier, comme c'est le cas des militaires de profession, des bouchers, des chirurgiens, des juges, des bourreaux et bien sûr des psychiatres ; on sait comment, de nos jours encore, les rassemblement qui prônent la paix aboutissent à la mise en scène de nombreuses violences. Par conséquent, je disais que, plutôt que de nous endormir dans les bienfaits paradisiaques d'une paix rêvée, il fallait prévoir que faire dans les premiers pas du déclenchement de la guerre.

Je me demandais alors si la perspective d'action de Lénine n'était pas précisément opératoire : il fallait s'organiser en des groupes capables d'arracher les armes aux militaires, pour transformer "leurs" guerres, toujours enveloppées de nobles motifs, en guerre civile. Bien sûr, ce que Staline et d'autres en ont fait ensuite, c'est tout une autre histoire.<sup>6</sup>

Dès qu'on relâche la surveillance, trop facilement appelée "démocratique", sur ceux qui disposent de la force, on assiste à la prise de pouvoir des uns sur les autres, avec pour conséquence de nombreuses victimes innocentes dans ses rangs mêmes ; chacun devient facilement traître aux siens ; dès qu'on relâche la surveillance civile et que l'homme ne s'engage pas dans de nombreuses sociétés civiles actives coexistantes, le pouvoir de l'armée, et de même le pouvoir des soi-disant masses, devient tyrannique, anonyme ; c'est une problématique très complexe. Elle prend même un envol particulièrement transcendant, mis en scène constamment dans tous les aléas du comportement politique des hommes au niveau du vécu quotidien de leur vie avec leurs prochains, avec leurs voisins, car, finalement, au-delà de ceux-ci, elle peut atteindre la catégorie existentielle de notre condition de citoyen. Quels sont en effet les rapports entre le pouvoir civil, celui des institutions politiques tenues par les représentants au pouvoir et la démocratie ?

On risque fort avec une telle question, de s'embarquer dans une perspective abstraite. Toutefois, je ne m'embarquerai pas ici sur les bateaux idéologiques où la polémique risque à chaque moment de nous emmener loin des possibilités d'analyse de la réalité quotidienne où nous prenons pied.

C'est le chemin suivi souvent par les constructions *imaginaires* qui, de fait, s'écartent des spectres de la folie, pour les convertir en des vrais épouvantails

<sup>6</sup>À l'époque, en 1936, et tout particulièrement en Espagne...

dévités. La folie en jeu chez les hommes prend alors des formes dotées d'un statut d'irréductibilité ; c'est le cas de la forme classique des délires, notamment les délires passionnels, dont j'ai déjà dit quelque chose. Le délire n'est pas la folie, mais la façon de la mettre en boîte ou, si on préfère, de la conserver dans un véritable réfrigérateur.

Pour moi, la thématique du pouvoir social, qu'on est plus ou moins porté à assumer ou à contester, ne se rapporte pas à la démocratie. Ça se joue jour après jour, notamment dans la mouvance des équipes de soignants rassemblés autour de leurs prestations thérapeutiques engagées avec des soignés très concrets. C'est le hic : il va sans dire que tout ça se recoupe ; on glisse alors volontiers vers un certain élitisme justifié par le soi-disant savoir. »

## ➤ Le passage de la frontière

François **Tosquelles**, *L'Enseignement de la folie*, Privat, 1992, p. 114, 115, 116,

« Pour revenir néanmoins à la possibilité qu'Ey m'offrit en 1942 de mettre ma cuillère dans le potage qu'il mitonnait avec son "histoire naturelle de la folie", je dois dire que je l'avais déjà rencontré en 1929 à l'institut Pere Mata de Reus. Il était tout jeune alors, attablé avec quelques psychiatres français à la notoriété publique bien plus évidente à l'époque, dont le professeur Dide de Toulouse.

Malgré mon âge, plus tendre encore, et mon rôle précis de serveur à leur table — au cours des séances du congrès des médecins neurologues et aliénistes de langue française, qui se réunissait précisément à Barcelone et à Reus —, j'ai outrepassé ma fonction en intervenant quand Dide posa à ses collègues une question restée sans réponse. J'ai cru pouvoir souligner quelques points confus concernant les textes que, pendant la matinée, le docteur Villaseca avait exposés dans le but d'établir des analogies entre le délire de Cotard et la légende qu'un grand nombre de poètes catalans ont inlassablement reformulée : celle qui retrace la plainte infinie du "Comte Arnau".

[...]

Avec mon mauvais français déjà habituel, j'ai justifié ma réponse à la question du professeur Dide par le fait que j'avais collaboré avec le docteur Villaseca à la collecte d'un certain nombre de variantes de cette légende. [...]

En 1939, le professeur Dide avait déjà pris sa retraite lorsque je suis arrivé me réfugier en France. En septembre, j'ai pu ouvrir un service de psychiatrie dans le camp de concentration de Septfonds. Il a été l'unique psychiatre français à m'écrire alors spontanément pour m'offrir une place dans l'hôpital psychiatrique de Vesoul où il avait repris ses fonctions au début de la guerre. Sa lettre étant arrivée à Septfonds quelques heures après un invraisemblable télégramme du préfet de la Lozère qui m'offrait un poste dans "son hôpital de Saint-Alban" et bien qu'aucune carte géographique à ma disposition ne fit état de cet endroit, j'ai cru devoir préférer ce poste à celui offert par Dide. J'ai expliqué à celui-ci que je préférerais qu'il accueille mon ami le docteur Sauret qui avait été mon interne à Reus et un des meilleurs collaborateurs dans mes démarches psychiatriques en Estrémadure et en Andalousie ; il avait passé les Pyrénées avec moi et se trouvait à Septfonds. Dide, toujours serviable et rappelant dans sa lettre mon intervention au repas de Reus au sujet de la culpabilité infinie qu'éprouvent certains, accepta que Sauret aille à Vesoul. J'allais donc à Saint-Alban.

Saint-Alban se trouva bientôt en zone-Sud et j'ai pu alors récupérer ma femme et ma fille, non sans difficultés. Le docteur Balvet de Saint-Alban m'avait prêté de l'argent pour faciliter cette arrivée qui devait se faire dans la clandestinité. [...]

La zone-Nord fut rapidement occupée par les Allemands. Le professeur Dide, revenu à Toulouse, fut arrêté et fait prisonnier sous l'accusation, vraie ou fausse, d'être agent des Anglais. Il trouva la mort à Buchenwald.[...]

Lorsque je suis arrivé à Saint-Alban, Balvet me reçut dans sa propre maison, avec sa femme et ses enfants. À la première rencontre, il se demandait ce que je pouvais lui apporter et, en fait, qui j'étais. [...]

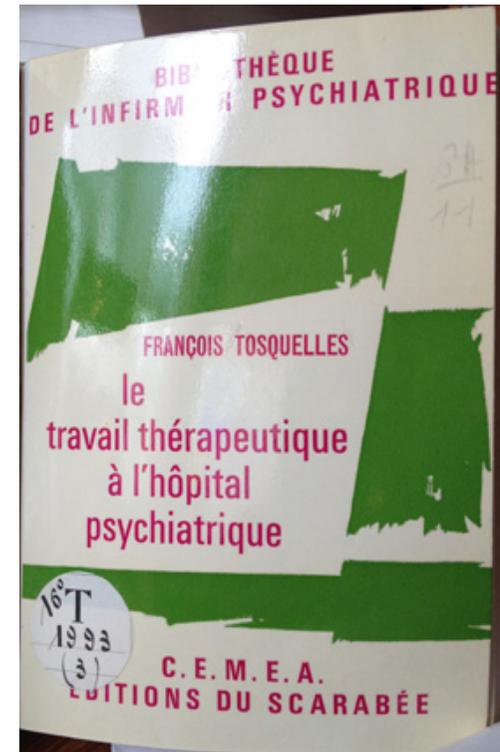
## 🚩 L'apport de Tosquelles à Saint-Alban : POUM + SIMON + LACAN

*Cf. l'ensemble des prises/bribes*

En arrivant à Saint-Alban, François Tosquelles apporte « l'idéologie poumiste » qui s'accordait très bien avec la pensée d'Hermann Simon (soigner l'hôpital) et celle de Jacques Lacan, autres apports de Tosquelles.



Une **réflexion permanente** est nécessaire pour que tout cela ne soit pas oublié.  
Il faudrait un petit groupe de travail pour en parler plus finement.



François **Tosquelles**, *Le travail thérapeutique à l'hôpital psychiatrique* (1967), réédité chez Erès, 2009, sous le titre *Le travail thérapeutique en psychiatrie*, p. 70, 73, 74-75, 77-78, 79.

<http://www.editions-eres.com/parutions/education-formation/trames/p2287-travail-therapeutique-en-psychiatrie-le.htm>

« Un chapitre particulièrement important dans l'évolution des comportements psychiatriques "ergothérapeutiques" nous fut fourni par le travail pratique et théorique entrepris en Allemagne par H. Simon.

[...]

Il faut d'abord remarquer que l'œuvre de Simon va révéler le dépassement du "travail-occupation" par son intégration thérapeutique dans un ensemble constitué en fait par les attitudes du médecin et de l'ensemble des soignants en face des malades. Attitudes, conceptions et interventions agies et verbales, tout cela se conjugue chez Simon. C'est d'ailleurs ce qu'il chercha à signifier lorsqu'il fut amené à écrire son livre. Il ne l'intitula point "De l'ergothérapie", ni même "De l'Occupational Therapy", mais le baptisa d'un titre difficile à traduire en français : *Pour une thérapeutique (la plus) active*. Sans doute un tel superlatif se réfère-t-il plutôt à l'extension qu'à l'intensité de l'activité dans toute l'institution.

[...]

On pourrait dire que chez Simon, lorsqu'il parlait de responsabiliser le malade, c'était lui faire confiance, et faire confiance également à l'existence d'une loi générale de la vie concrète des êtres vivants, à un "logos" qui régissait et ordonnait tout et dont la logique n'était qu'un des aspects occasionnels. Il n'était nullement question de morale. La responsabilité était la façon que chaque existence biologique avait de vivre la loi de son milieu de vie ; dans le cas particulier de l'homme, ce qui régularisait et structurait ses échanges avec son entourage. [...]

Quoi qu'il en soit des interprétations et des déformations auxquelles le refus d'admettre l'irresponsabilité des malades ait pu donner lieu, il est évident qu'une telle idée motrice aux mains de Simon s'avéra très efficace. Il se peut que, comme le dit Simon lui-même, les malades se soient vu traités par leur entourage, pour la première fois comme des hommes, et non pas des êtres quelconques sans épaisseur et sans ressort. Ce qui est vrai en tout cas, et justifie pleinement Simon, c'est qu'il fut le premier à diagnostiquer et à traiter ce que l'on peut appeler la "maladie institutionnelle" qui se superposait à la maladie du malade, la recouvrait, et souvent lui créait de toutes pièces un destin amorphe de chronicité. Il suffit d'évoquer où l'on en était arrivé avec la passivité des soignants "respectueux" de l' "irresponsabilité" des "irresponsables". Rappelons les agglutinations de malades dans les cours et les salles, les malades nus ou mal habillés ou par contre, travestis de la façon la plus ridicule, sales, vociférant dans

l'inactivité, soit endormis n'importe comment, soit aux prises avec de soudaines colères improductives.

[...]

"Les trois maux dont sont menacés nos malades mentaux dans un hôpital, écrivait H. Simon, et contre lesquels notre thérapeutique doit lutter sans arrêt, sont les suivants :

- l'inaction
- l'ambiance défavorable de l'hôpital
- et le préjugé d'irresponsabilité du malade lui-même."

Il s'agit donc de "maux" qui ne dépendent point de la maladie du malade, mais de maux de l'institution soignante et de l'idée que le responsable des soins se fait de la qualité humaine des malades. Pour Simon, il fallait, pour commencer, soigner ces "maux" des soignants conçus comme un "ensemble". Par ailleurs, indépendamment, relativement, des "qualités particulières" d'un ou de plusieurs soignants déterminés, Simon considérait d'une part :

- que l'hôpital était un ensemble, même si beaucoup des membres du personnel et des malades n'en avaient pas conscience ;
- que cet ensemble entraînait en tant que tel dans le champ relationnel du malade, cela, encore une fois, peut-être inconsciemment.

Et d'autre part :

- que les symptômes que le malade "montrait" pouvait, le cas échéant, être plutôt des expressions de l'entourage hospitalier que le fait du malade lui-même.

Par conséquent, pour soigner le malade, il faut commencer par analyser et soigner "le quartier" ou "l'hôpital". C'est souvent plus efficace que de s'acharner directement "contre les symptômes".

[...]

On comprend donc la place de l'ergothérapie dans un ensemble théorique et pratique conçu d'après Simon. Il ne s'agit point de "faire travailler les malades" pour diminuer tel symptôme ou tel autre. Il s'agit de faire travailler les malades et le personnel soignant pour soigner l'institution : pour que l'institution et les soignants saisissent sur le vif que les malades sont des êtres humains, toujours

responsables de ce qu'ils font, ce qui ne peut être mis en évidence qu'à condition de faire quelque chose.

Il s'agit d'engager l'hôpital dans la "thérapeutique la plus active" pour qu'il se passe quelque chose dont on puisse analyser les difficultés et les perturbations, et qu'on puisse y remédier. »

François **Tosquelles**, in Ignacio Garate Martinez, *Conversations psychanalytiques*, Hermann, 2008, p. 47-48.

[http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?](http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+Conversations+psychanalytiques&prodid=638)

[lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+Conversations+psychanalytiques&prodid=638](http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+Conversations+psychanalytiques&prodid=638)

« Lacan était déjà l'objet de l'un des groupes de travail de l'institut Pere Mata. Lorsqu'il a publié sa thèse nous avons fait un séminaire parce que c'était un moyen, pour moi comme pour d'autres – C'est Mira qui nous l'a fait connaître – d'introduire la psychanalyse dans l'institution. [...]

C'est Mira, qui y travaillait déjà, qui a introduit le fait que tout au moins l'on parle de psychanalyse et qui a favorisé l'installation précaire des analystes réfugiés politiques qui arrivaient d'Europe centrale. [...]

Lorsque je suis venu ici, en France, où les psychiatres ne voulaient rien savoir de Lacan, à Saint-Alban nous avons la thèse de Lacan, ce qui était une très bonne chose, non seulement à cause de ce qu'il dit, mais parce que c'était une manière singulière d'entrer dans la clinique classique, dans la clinique des délires par exemple, une perspective analytique. D'ailleurs, lui-même, c'est pendant l'élaboration de cette thèse qu'il est devenu analyste.

C'était donc un bon truc pour pouvoir dire aux médecins classiques qu'il fallait abandonner le système nosographique pur et s'ouvrir en même temps à d'autres dimensions, sociologiques par exemple. [...] C'est ainsi que nous avons répété à Saint-Alban la scène de l'institut Pere Mata et, comme en France on ne la trouvait pas, nous avons édité dans le Club des malades de Saint-Alban, sa thèse et tous nos compagnons disposaient ainsi de la thèse de Lacan. »

François **Tosquelles**, *L'Enseignement de la folie*, Privat, 1992, p. 241

« Un dernier point des activités de Saint-Alban a consisté dans l'accent que nous avons mis sur tout ce qui constitue l'entourage des malades, aussi bien dans la synchronie qu'au long du parcours de leur histoire. C'est pourquoi la traduction qu'avec Chaurand nous avons faite de l'œuvre d'**Hermann Simon** a ouvert pour beaucoup d'entre nous un carrefour à ne jamais oublier et à toujours remettre en

chantier : s'occuper de l'entourage familial et social, qu'il s'agisse de la vie en dehors de l'hôpital ou dans celui-ci. C'est pourquoi, avec **Bonnafé**, en 1943, nous avons organisé en Lozère un réseau de personnages plus ou moins significatifs – instituteurs, curés, notables, gendarmes, fonctionnaires de la Trésorerie, etc... – sous l'enseigne de la "société d'hygiène mentale de la Lozère". En 1947, sans se saborder, on a réussi à intégrer ces activités dans le réseau, qui se constituait peu à peu dans toute la France, des sociétés dites de "La Croix-Marine", dont le centre a été plutôt à Clermont-Ferrand qu'à Paris. Toutefois, il faut souligner que de tels réseaux sociaux, départementaux ou non, articulés en fédérations, n'auraient jamais pu se structurer sans qu'à Saint-Alban même la société du Gévaudan soit née, rassemblée par un même intérêt théorique, ou encore le GTPSI qui pendant de longues années a continué à réunir un certain nombre d'entre nous dans le même but. »

François **Tosquelles**, in Ignacio Garate Martinez, *Conversations psychanalytiques*, Hermann, 2008, p. 43, 44, 45.

[http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?](http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+Conversations+psychanalytiques&prodid=638)

[lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+Conversations+psychanalytiques&prodid=638](http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+Conversations+psychanalytiques&prodid=638)

« Nous avons travaillé assez bien et comme nous devons passer beaucoup de temps avec des problèmes de Résistance – il y avait des combats dans le pays – et qu'il fallait attendre que l'on nous amène des armes, alors nous travaillions très longtemps, en attendant jusqu'à l'aube qu'elles arrivent, et pendant tout ce temps nous parlions de psychiatrie. C'est ainsi que, pendant des années nous avons eu tout le temps nécessaire pour discuter toutes les théories de la psychiatrie. Nous en avons fait un travail critique, qui finalement a été publié en 46 ou en 47, sous la forme de petits articles de résumés de la Société médico-psychologique, à la Libération. Deux de ces articles portaient sur la psychanalyse. Moi j'avais essayé de faire de la psychanalyse dans l'institution, je dis "dans l'institution" parce que je travaillais à l'institut Pere Mata. Tu sais qu'en Espagne les lycées sont appelés "les instituts", il y a une tradition du mot "institut" qui correspond tout à fait à mon enfance.

Le hasard fait que l'une des personnes qui a le plus travaillé avec moi, même si nous n'étions pas dans le même hôpital, a fait paraître en 1952, dans une revue portugaise, un article sur ce que je faisais, et sur ce qu'il faisait et sur le mouvement français. Cet article s'intitulait : "La psychothérapie institutionnelle

française contemporaine". Cet article m'a beaucoup surpris parce que je ne savais pas que je faisais de la psychothérapie institutionnelle. Je me suis alors posé la question de savoir ce que voulait dire pour moi le mot institution. [...] Dans le kleinisme d'Amérique du sud, l'on s'est posé le même problème concernant l'institution, ils ont fait des livres sur les thérapies de groupe et les institutions.

L'un de ces Américains, [...] Bleger dit quelque chose [...] qu'il a appliqué précisément à la psychanalyse et c'est que : "L'institution c'est le cadre" ; le cadre qui définit l'analyse veut dire, en même temps, le contrat, l'endroit, la répétition, le projet d'une loi dans la manière de parler... L'un de mes compagnons, en partie disciple, Oury, a dit à Strasbourg (ce qui a beaucoup fâché les analystes), pour répondre à ceux qui disaient que nous faisons de la psychanalyse appliquée... il a dit que la psychanalyse est l'une des formes de la psychothérapie institutionnelle, parce que toute psychanalyse est une forme d'institutionnalisation. Moi je crois que la psychanalyse est une institution qui, par définition, ne peut pas se scléroser, parce que l'on garantit a priori une sorte de liberté de parole et que les deux présents s'engagent à renoncer à la critique. »

## Spirale [3]

↑ « **Quels rapports entre  
Le politique /La psychanalyse ?** »

↑ « **Et Lacan ?...** »

Jean **Ayme**, « **Des conséquences négatives de l'anti-psychiatrie** », *Journal français de psychiatrie*, 2e trim. 2000, p. 48.

Table-ronde : **Le temps de l'antipsychiatrie et ses conséquences sur la politique de santé mentale aujourd'hui.**

<http://www.editions-eres.com/parutions/sante-mentale/journal-francais-de-psychiatrie-revue/p773-maud-mannoni.htm>

« **Une idée reçue.** Elle est contenue dans le titre. L'antipsychiatrie serait à l'origine des changements survenus dans la champ de la santé mentale dans les

années soixante/soixante-dix. On trouve cette idée même sous la plume de gens aussi respectables que Georges Lantéri-Laura. Or, ça me paraît tout à fait erroné sur le plan historique. L'antipsychiatrie a fait couler beaucoup d'encre mais elle fut sans portée pratique, tout au moins en France, où, à l'époque, plus de la moitié des psychiatres des hôpitaux étaient psychanalystes et où la révolution psychiatrique avait commencé dès le début des années quarante autour des deux courants, la psychothérapie institutionnelle et la politique de secteur.

Il s'agissait de subvertir l'asile pour en faire un authentique instrument de soins, en utilisant la psychothérapie de groupe, le psychodrame, les méthodes d'éducation active auxquelles sont initiés les infirmiers par les stages des CEMEA. Ce fut l'introduction de la psychanalyse dans la psychiatrie publique. Je rappelle que la thèse de Lacan était imprimée par le club des malades de Saint-Alban. La politique de secteur se dessine dès après-guerre, mais elle ne prendra sa pleine expansion qu'à partir de 1970 parce que, en 1958, la France avait changé de République et ce n'est qu'au terme d'un long combat syndical qu'elle s'est imposée aux instances gouvernementales. L'antipsychiatrie n'a rien à voir dans cette affaire.

Pourquoi se maintient ce leurre ? Il a sans doute été réactivé par le bouillonnement de Mai 68 qui a cru pouvoir tout changer. Je rappelle que Lacan disait à ceux qu'il appelait les "mai-morisateurs" : "Maintenant, c'est plus que jamais comme avant". L'antipsychiatrie est un fourre-tout, une nébuleuse idéologique qui regroupe des prises de positions aussi disparates que celle de Michel Foucault qui fait de la folie l'instrument de la liberté, de Thomas Szasz, inventeur du "mythe de la maladie mentale" dont les théories comme la pratique sont élitistes et réactionnaires, Franco Basaglia, dénonçant l'asile outil de coercition politique, ou Bernard de Fréminville qui, dans *La raison du plus fou* dénonce la démarche thérapeutique comme maltraitance du fou. Il y a aussi le mouvement des "psychiatres existentialistes anglo-saxons" animé par les figures bien connues de Cooper, Laing et Esterson, qui ont eu le mérite de prendre en charge des psychotiques dans des conditions difficiles et périlleuses en marge du dispositif soignant officiel disqualifié et irrémédiablement conservateur à leurs yeux. On y a même ajouté Roger Gentis et Maud Manoni. »

Jean **Ayme**, « **Civiliser la folie** »,  
in Michel Minard (dir.), *Folie et psychiatrie*, 1997  
(4e journées de psychiatrie de Dax, décembre 1995), p. 61-62, 66-68.  
<http://www.editions-eres.com/parutions/sante-mentale/sante-mentale-hors-collection/p277-folie-et-psychiatrie.htm>

« Le choix de ce titre part d'une déclaration de Jacques Lacan : "Henri Ey est un civilisateur". D'où j'ai déduit que Lacan, lui, n'était pas un civilisateur. Ça ne veut pas dire qu'il soit fermé à la problématique institutionnelle. Il y marque quelque intérêt, à la création de l'École freudienne, en convoquant un certain nombre de membres du GTPSI, et ce n'est pas de son fait si la rencontre entre analystes des villes et psychiatres des champs n'a pu se faire. Cependant, l'idée de progrès contenue dans la démarche civilisatrice lui est étrangère. On pourrait même dire que c'est la notion d'historicité qu'il récuse. J'ai le souvenir d'une de ses colères lorsque j'avais employé à son propos le mot "contemporain". Il m'a poursuivi dans l'escalier du 7 de la rue de Lille en clamant : "Qu'est-ce qu'a de contemporain ce que je raconte ?"

De plus, il tient à distinguer la psychanalyse de la fonction médicale. Ainsi sa formule : "La guérison vient de surcroît", tout comme le fait qu'il désigne, dans l'organisation en sections de l'École freudienne, comme "psychanalyse pure" la seule didactique et situe son usage thérapeutique dans la section de psychanalyse appliquée, à l'usage de ceux qui croient au progrès. Y aurait-il donc dans chaque psychiatre un civilisateur qui sommeille ? J'avais cru pouvoir m'en tirer par un schéma rassurant. L'ère civilisatrice, qui a duré un siècle et demi, disparaît à l'entrée de la psychanalyse dans la psychiatrie. Commence alors une période subversive, faisant peu à peu disparaître les conduites civilisatrices. Sans être tout à fait faux, ce schéma simpliste mérite un examen critique, en partant de l'âge d'or de l'aliénisme.

Si le verbe civiliser a, de nos jours, une connotation péjorative ne serait-ce que parce qu'il a servi de couverture justificative aux conquêtes coloniales, il est utilisé sans état d'âme par les hommes de progrès du siècle passé et du début de ce siècle. Victor Hugo déclare sans ambages : "Un peuple civilisateur doit rester un peuple mâle". Et Jean Jaurès ne craint pas d'évoquer "le grand rôle pacificateur et civilisateur de la France".

Le terme *civilisation* créé au Siècle des lumières (il est attribué à Mirabeau) exprime la foi dans la perfectibilité de l'individu et des sociétés. Civiliser c'est réhabiliter ceux que la division à l'intérieur de l'espèce humaine, la hiérarchie

entre les classes, les sexes et les races enferment dans leur dissemblance. Et, parmi eux, le fou rejeté du côté de la nature, de la sauvagerie, voire de l'animalité, mais qui n'en demeure pas moins une figure limite de l'humanité. Pendant que d'autres arrachent à leur isolement les sourds-muets et les aveugles et éduquent les peuples primitifs, la médecine aliéniste crée un lieu d'accueil spécifique. »

« Une institution qui soigne et qu'on soigne doit être conçue comme un lieu en perpétuel remaniement, où tout peut être remis en question, où le droit à la parole libre permet l'accès à la parole vraie. C'est ce qui donne tout son sens au terme d'analyse institutionnelle. Travailler dans la polyphonie, repérer des constellations, favoriser la transversalité sont les conditions indispensables de la prise en compte du transfert, en particulier du transfert dissocié du schizophrène. Loin de ce que la dimension collective s'oppose au respect de la singularité, elle en est au contraire le garant, n'en déplaît à ceux qui n'ont pas établi de rapport dialectique entre l'individuel et le collectif ou à ceux qui continuent à opposer, de manière manichéenne, "les lieux et les liens". Le traitement par le milieu, les techniques d'ambiance, comme on disait dans les années cinquante, réalisent les conditions d'une authentique psychothérapie. François Tosquelles les comparait à l'asepsie, indispensable à toute pratique chirurgicale. Je n'hésite pas à dire, m'opposant de façon un peu provocatrice à la thèse de Gauchet et Swain, que la psychothérapie institutionnelle c'est la démarche pinélo-esquirolienne avec, en plus, la révolution permanente et la psychanalyse.

La psychanalyse éclaire maintenant le mystérieux pouvoir que nos anciens avaient observé dans leur commerce avec le fou. Transfert et interprétation permettent de faire surgir des effets de sens, à condition de considérer le symptôme comme l'expression d'un conflit et non comme signe d'une maladie et de ne pas considérer le délire comme le déchaînement imaginaire d'une personnalité débile. L'apposition, à la fin des certificats, de la mention "fond de débilité mentale" finira par disparaître. Sur ce point au moins la leçon freudienne semble avoir été entendue. Le discours de la folie est lisible.

Mais peut-on mettre au crédit de la seule psychanalyse le changement de conduite du psychiatre à l'égard des malades délirants ? La persistance des convictions délirantes n'est plus réhabilitante à la reprise de la vie sociale. Le

temps n'est plus où l'aliéniste attendait, pour accorder au malade sa sortie, un renoncement, exigeait, lance de douche la main, une abjuration de sa croyance. Celle-ci est désormais tolérée au nom de la laïcité, création des Lumières, au même titres que les croyances philosophiques ou religieuses, ou toutes croyances folles qui fleurissent dans une société polluée par la domination médiatique de l'image.

Il est vraie que, depuis, on a inventé l'extra-hospitalier. Les délirants séjournent peu de temps à l'hôpital dès qu'ils parviennent à limiter l'expression de leur délire au seul dialogue avec leur thérapeute. Encore faut-il que celui-ci l'entende de la bonne oreille. Car s'il y a des délirophiles, il y a également des délirophobes.

Les premiers se recrutent plus volontiers chez les psychanalystes, du moins ceux qui privilégient l'aspect esthétique de la psychose. Fascinés par la somptuosité d'un délire, ils portent plus d'intérêt au contenu qu'à la personne et à ses difficultés à vivre. Mais par ailleurs, la psychanalyse ne les prémunit pas contre l'idée qu'il y aurait chez le fou un déficit à combler. L'image du trou dans le tissu pour rendre compte de la forclusion peut nourrir la conception déféctologique de la folie, qui a la vie dure. Tous ne pensent pas que l'on puisse faire, selon l'expression de Jean Oury, "des injections de symbolique" ou comme le dit Gisela Pankow, que l'on puisse faire des "greffes de transfert", rendre au psychotique l'accès à la temporalité et lui permettre de renouer avec son histoire.

Quant aux délirophobes, on les trouve souvent chez ceux qui ont choisi de fuir l'hôpital, réputé lieu de chronicisation et d'entretien de la folie. Celle-ci doit disparaître du seul fait que le malade a été arraché à l'asile. Tout l'effort doit porter sur la réadaptation ou la réhabilitation, nouvel anglicisme à la mode.

L'extra-hospitalier a fait naître un nouveau type de civilisateur. Les nouveaux lieux de vie, où la convivialité est le support de la stratégie thérapeutique. L'orthopédisme social crée de nouveaux modèles de gardiennage. Si la folie perdure, faute d'avoir pu l'exorciser par l'accueil dans des structures purifiées de tout effet pathogène – comme nos anciens croyaient aux bienfaits de la verdure et de l'isolement –, les malades seront enfermés dans un espace juridique. Pour leur bien et leurs biens, contre leur folie et leurs folies, ils bénéficieront des

dispositions conjuguées de la loi du 30 juin 1975 et de la loi du 3 janvier 1968, faisant d'eux des "handicapables" recevant de surcroît, bien souvent une injection mensuelle de NAP.

À ces majeurs protégés, traités juridiquement comme des mineurs, on pourrait appliquer cette recommandation de la comtesse de Ségur : "L'enfant est un petit sauvage qu'il faut civiliser sans qu'il s'en aperçoive" »

« Je relisais dernièrement... »

*Mais, aussitôt...*

« Je sais pas si vous avez vu à la télé, la semaine dernière... »

*Il nous revient, momentanément (?), de deviner ce qu'a relu JO car il change de chemin pour y revenir plus tard, peut-être...  
Je note que tous les événements, éléments auxquels il fait allusion dans la demi-heure qui va suivre tournent autour de la période des années 60-70 et concernent à la fois la Chine et Lacan...*

*C'est par le souvenir récent de la diffusion sur Arte du film **Le fossé** (la survie des prisonniers politiques dans un camp de rééducation de la Chine de Mao) qu'il s'engage dans la question qu'il a posée initialement...*

### **Le fossé (2010), réalisé par Wang Bing**

*Entretiens avec Wang Bing, extraits du films, infos...*

<http://www.arte.tv/fr/3410620,CmC=3410894.html>

<http://www.arte.tv/fr/Programmes-a-la-semaine/244,broadcastingNum=1264387,day=6,week=16,year=2011.html>

<http://www.slate.fr/story/51101/fengming-fosse-goulag-chinois-cinema>

[http://www.dailymotion.com/video/x8h6ob\\_wang-bing-ou-va-le-cinema\\_creation](http://www.dailymotion.com/video/x8h6ob_wang-bing-ou-va-le-cinema_creation)

<http://www.youtube.com/watch?v=dJNfjXU0R7o>

[http://www.youtube.com/watch?v=i\\_5iApHVvHg&feature=relmfu](http://www.youtube.com/watch?v=i_5iApHVvHg&feature=relmfu)

<http://www.youtube.com/watch?v=rCx4YfzwGfY&feature=relmfu>

<http://www.youtube.com/watch?v=rCx4YfzwGfY&feature=relmfu>

<http://www.youtube.com/watch?v=HOvJk-NEIX8&feature=related>

*Puis c'est **Claude Cadart**, stagiaire à La Borde à la fin des années 70, qui a écrit sur les événements de la place Tian'An Men...*

Ying-hsiang **Cheng** et Claude **Cadart**, *Les deux morts de Mao Tsé-Toung. Commentaires pour Tian'An Men l'Empourprée de Hua Lin, Seuil, 1977.*

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsp\\_0035-2950\\_1977\\_num\\_27\\_4\\_393744\\_t1\\_0718\\_0000\\_001](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsp_0035-2950_1977_num_27_4_393744_t1_0718_0000_001)

« La démaoïsation de la Chine a commencé le 5 avril 1976, du vivant même de Mao. Ce jour-là, plus de cent mille amis et partisans réentrent, à l'occasion de la fête des Morts chinoise, leur bien-aimé Zhou Enlai, devenu le symbole de la résistance à l'absolutisme du Grand Timonier, de l'Impératrice Jiang Qing et du groupe de Shanghai. La "manifestation des couronnes" prend bien vite une telle ampleur et une telle portée critique que les dirigeants chinois, Mao en tête, estiment n'avoir plus d'autre choix que d'y mettre fin dans le sang. Le récit, coloré et dramatique, d'une journée dont on commence seulement à bien mesurer l'importance politique, est l'oeuvre de Hua Lin, un ancien "Garde rouge". Le commentaire, informé et décapant, est de Claude Cadart et de Cheng Yinghsiang. L'affrontement des deux lignes, celle de Mao, celle de Zhou, éclaire d'un jour nouveau tout ce qui se passe actuellement en Chine. » (4e de couverture)

*Pour une précédente référence à ce livre par JO,  
Cf. séance du 21 février 2007.*

« Ça vaut la peine de lire ça... ça donne un certain relief... à certaines "naïvetés"... »

Et pourtant on savait ce qui se passait en Chine...



**Tout cela peut sembler lointain, dit Jean Oury, mais ça compte pour la psychothérapie institutionnelle et pour la psychanalyse...**

Jean **Oury**, in *Pratique de l'institutionnel et politique*, éditions Matrice, 1985, p. 40-42.

*Il s'agit d'entretiens avec J.Oury, F. Guattari, François Tosquelles*

« Alors, il me disait d'une façon provocante l'autre jour, que quand je suis arrivé à Saint-Alban en 1947 : "On ne peut pas dire que tu étais marxiste, mais que tu étais..." je ne me rappelle plus trop bien ce qu'il m'a dit. Mais il est certain que bien sûr il y avait une certaine sensibilité. Je n'ai jamais été officiellement d'un

parti, par raison essentiellement caractérielle, névrotique, je ne sais pas quoi, et puis peut-être aussi par les contingences de l'Histoire ; j'avais quinze ans en 39, c'est beaucoup dire. J'ai été très marqué certainement à l'âge de douze ans par ce que Félix appelle le "complexe de 1936" (il me semble qu'il a dû parler de cela), par la grève générale, le Front populaire, et une sorte de prise de conscience très précoce de ce qu'on pourrait appeler le stalinisme. À l'âge de douze ans, cela me semble bizarre à présent, j'avais été scandalisé par ce qu'était le stalinisme. Au moment des procès de Moscou, je me souviens avoir assisté à des réunions, vers 37-38, de compte-rendus à Paris des procès de Moscou. Cela ne faisait que confirmer déjà mon point de vue.

Alors il peut se faire que j'ai une idée fixe, mais je n'ai pas changé ; et cela s'est confirmé. C'est pour cela que je n'ai jamais eu aucune illusion et que je dis encore maintenant que pour pouvoir bien penser à ce qui est en question dans la psychothérapie institutionnelle, je le disais encore il y a quinze jours, il faut penser à Dresde, à Hiroshima, à Budapest, et je recommandais à ceux qui voulaient bien écouter de lire le petit livre de François Fejtö sur Budapest, pour déniaiser un peu les gens. Parce que la pire des maladies c'est l'illusion ; on a vu même des copains qui ont fait presque une dépression, il y a un an ou deux, par désillusion après 81 ; de l'ordre de l'arriération affective à la limite, sur le plan conceptuel ; n'empêche qu'il n'y a pas d'illusion à se faire. Alors bien sûr, on peut dire que là il y a une point de vue qu'il y a une trentaine d'années on aurait pu dire anarcho-trotkyste, mais c'est idiot de dire des choses pareilles. C'est pour donner simplement une teinte qu'on pourrait taxer d'idéologique. »

Sur **François Fejtö**,

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Fran%C3%A7ois\\_Fejt%C5%91](http://fr.wikipedia.org/wiki/Fran%C3%A7ois_Fejt%C5%91)  
[www.bnf.fr/documents/biblio\\_fejto.pdf](http://www.bnf.fr/documents/biblio_fejto.pdf)

*cf. également la séance du 21 février 2007.*

Un entretien avec **Claude Cadart**

<http://www.arte.tv/fr/1193380.html>

Un autre ouvrage de Claude Cadart sur les rapports Chine/Cuba

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsp\\_0035-2950\\_1963\\_num\\_13\\_4\\_392746](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsp_0035-2950_1963_num_13_4_392746)  
[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsp\\_0035-2950\\_1964\\_num\\_14\\_5\\_403461](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsp_0035-2950_1964_num_14_5_403461)



## Quelqu'un qui compte beaucoup : Jacques Lacan

Quelqu'un d'extraordinaire !... qui a ses limites aussi...

*Jean Oury revient sur sa relation à Lacan  
en rappelant certains épisodes, certains échanges verbaux ...*

*... Nouvelle allusion à la Chine...*

« Pour en revenir à Tien'An Men, à la Révolution culturelle et à tout le bastringue !... Y a pas besoin d'avoir de grandes oreilles pour entendre ce qu'il se passe dans le monde !... [silence] ... je peux pas en dire plus !... »

*... Retour à Lacan... début 64...  
dénoncé par certains de ses "élèves" car pour parler de la sublimation il avait fait  
un développement sur l'amour courtois...  
Juin 1964, c'est le fameux : "Je fonde" et la création  
de l'École freudienne de Paris.*

## ↑ L' école freudienne de Paris :

### ↗ Les 3 sections

- >> psychanalyse pure
- >> psychanalyse appliquée
- >> recensement du champ freudien (JO dit : *analyse et sciences connexes*)

La démarche du GTPSI auprès de Lacan pour proposer l'adhésion du groupe à l'Efp si la seconde section est modifiée (*ça ne n'applique pas la psychanalyse ! formule de technocrate!*)

*Cf. séances de  
janvier 2007  
janvier, novembre 2009  
mars, novembre 2007  
(extraits du 'je fonde')*

Fin 1964 : la rencontre théâtrale Lacan/Bonafé à Perray-Vaucluse  
Janvier 1965 : première AG de l'Efp à l'hôtel Lutetia (JO veut distribuer des tracts d'information sur une initiative de propositions de stages pour les internes. Serge Leclair l'en dissuade...)

« En 64, il s'en passait des choses en Chine !... [...] si on ne voulait pas être au courant, il fallait vraiment être dans la... "sagesse absolue", c'est-à-dire aveugle et sourd... »

1964, c'est l'arrivée de Lacan à la rue d'Ulm (*École normale supérieure*). Il ne peut plus tenir son séminaire à Sainte-Anne, Claude Lévi-Strauss obtient qu'il soit accueilli à l'ENS.

Jean Oury parle du côté « studieux » de la rue d'Ulm qui a dû séduire Lacan... Mais, pendant ce temps-là, il y avait la Révolution culturelle en Chine.

« Ça n'a pas été très net... »

*Jean Oury n'en dira pas beaucoup plus.*

[...]

## ↗ La passe, le jury d'agrément, les cartels

*Cf. séances de février, novembre 2010  
avril 2008, novembre 2009  
(extraits, notamment de Jean Clavreul)*

Récente publication de **Jean Clavreul**  
**La Clinique à l'épreuve de la psychanalyse (2011)**  
<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=9&ref=Psychanalyse+La+Clinique&prodid=1018>

Les cartels ont dégénérés...  
Le jury d'agrément, « ça a basculé... »

*...Retour à Tien'An Men*

« Il y avait quand même Tien'An Men... en avril 1976... Il s'en passait des trucs ! Être maoïste pendant qu'il y a tout ça qui se passe en Chine, qu'est-ce que ça veut dire ? »

Certains ont dit que les cartels étaient devenus des cellules...



**Ça vaudrait la peine de travailler les rapports de la Psychothérapie institutionnelle avec tout ça...**



**Et les rapports entre TOSQUELLES et LACAN ?...**

Jean Oury rappelle que Tosquelles lui a donné à lire la thèse de Lacan dès son arrivée à Saint-Alban en septembre 1947...

[...]

## ↑ soigner l'hôpital

Avant d'introduire la psychanalyse, l'ergothérapie, ... il faut soigner l'hôpital

*Cf. l'ensemble des prises/bribes de notes*

[...]

## [intervallo]

*Un extrait pour faire le lien avec ce qui va suivre...*

**Jean Oury, L'Aliénation, séminaire de Sainte-Anne, 1990-91, Galilée, 1992, 20 novembre 1990, p. 63-64.**  
[http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre\\_id=3212](http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3212)

*En réponse à une question venue du public présent...*

« Est-ce que vous voulez dire que vous distinguez deux registres de l'événement ? J'ai eu l'air de parler d'événements internes, intérieurs à une collectivité ? Peut-on dire que dans une collectivité, qui est suffisamment ouverte, en résonance avec ce qui se passe dans le monde, les événements mondiaux modifient la structure ? Par exemple, en mars 1954, au début de La Borde, il y avait eu des petits groupes qui se tenaient au courant de "l'historico-mondial" (pour reprendre le terme de Kierkegaard). J'avais parlé alors de la "période Dien Biên Phû" de La Borde. Cela a en effet modifié beaucoup de choses. Peut-être même que c'est entré comme paramètre pour amorcer un certain tournant, rendant indésirables certaines personnes. Ce n'était pas en corrélation directe, mais l'ambiance avait bougé. Il en a été de même pour d'autres événements : par exemple le XXe congrès du PCUS, en 1956, deux ans après Dien Biên Phû. Il faudrait entrer dans le détail pour en rendre compte. Cela peut permettre de "détréfléiser" les choses, de redessiner les structures ; mais si ce n'est pas intégré tout de suite dans une dynamique locale, ça reste une pure extériorité ; ça dépend de la façon dont on gère l'ensemble. De même, les événements d'octobre-novembre 1956 : Budapest... Et la guerre d'Algérie, je me souviens qu'il y avait un tas de types qui étaient venus à La Borde, des militants de l'UNEF. Je leur ai dit, d'une façon humoristique : "Mais qu'est-ce que vous allez faire maintenant que la guerre d'Algérie est terminée ?" Je me suis fait mal voir... Les événements historiques peuvent donc avoir une valeur "d'historial", à condition qu'ils ne soient pas mystifiés. [...]

J'avais même eu une fantaisie, autour des années 1960, pour essayer de décrire une collectivité ; je pensais que toute collectivité était régie par des systèmes d'une logique particulière : de façon approximative, comme l'ensemble des parties d'un ensemble. Il y a des événements extérieurs qui jouent sur la personnalité de chacun, et ça peut "ouvrir" la place de chacun dans l'ensemble ; j'avais parlé d'une sorte de structure "transfinie", laquelle serait "l'assiette" du collectif. Ce qui se passe dans le monde compte. D'une façon très caricaturale, une femme, paraphrénique, avait à cette époque une sorte de délire mondialisé : "La Turquie m'a dit que l'Angleterre..." Là-dessus, elle enchaînait sur les "chiottes à la Turquie..." ! Mais elle était en prise avec les événements, qu'elle suivait minutieusement. Sans aller jusqu'à la paraphrénie, il est certain qu'il y a une dimension d'intrusion, laquelle se métabolise plus ou moins suivant l'appareillage du pare-excitation. »

## Spirale [4]

### ↑ Entzweigung

Jean Oury, *L'Aliénation*, séminaire de Sainte-Anne, 1990-91, Galilée, 1992, 20 novembre 1990, p. 168-169.

[http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre\\_id=321](http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=321)

« J'aime bien reprendre ce que dit Lacan dans un séminaire de 1965 à propos de ce que j'ai appelé "le triangle des trois S" (Sujet, Savoir et Sexe). C'est une bande de Möbius... Pourquoi une "bande de Möbius" ? Pour montrer que ce n'est pas direct, les relations entre le Sujet de l'inconscient, le Savoir et le Sexe : il y a toujours de l'Entzweigung, de la division, de la brouille, de l'un à l'autre. Tout ceci se situe au niveau de l'inconscient. La découverte de Freud : il y a du savoir inconscient ; ça parle dans les rêves, dans les symptômes et encore ailleurs. Ce savoir inconscient, Lacan l'appelle "la jouissance de l'Autre". Quant au "sexe", ce n'est pas la sexualité : c'est la pure différence, le point de différence. Entre les trois S (les trois sommets du triangle), il y a, d'une part entre le Sexe et le Savoir : le Sens (*Sinn*) ; d'autre part, entre le Sujet de l'inconscient et le Sexe : la Vérité (*Wahrheit*) ; et entre le Sujet et le Savoir : le Zwang – c'est le terme utilisé par Freud à propos de la névrose obsessionnelle – Zwang : "compulsion", "contrainte". »

Quand les médecins de La Borde chantent (comme il y a 20/30 ans) *L'Opéra de Quat'sous* sur la pelouse devant le *Château*, est-ce simplement humoristique, ironique, ridicule ?... ou bien... est-ce que ça fait partie du

### ... programme thérapeutique ?

On touche ... "l'assiette" (ça fait un peu culinaire) ... "la base", c'est pas ça non plus... "l'atmosphère"... non plus...

*Peut-être que nous arrivons finalement à cette lecture récente dont Jean Oury voulait dire quelque chose peu avant... C'est ce dont il voulait parler aujourd'hui, dit-il, avant de poursuivre...*

Dans son séminaire de 1964-65 (*On en reste donc à la même période !*) Jacques Lacan propose quelque chose d'intéressant sur le plan topologique...

Jacques Lacan, Séminaire XII, *Les problèmes cruciaux en psychanalyse* (1964-1965)

une version disponible sur le Web, à l'adresse suivante : <http://www.staferla.free.fr>

donne pour titre :

**Les positions subjectives de l'être (Problèmes cruciaux pour la psychanalyse)**

Jacques Lacan a déjà parlé de Möbius mais là il avance et introduit la notion d'Entzweigung.

Ces derniers mois, JO revient sans cesse sur cette notion.

August Ferdinand Möbius,

**Est-ce qu'il parle de la notion de Entzweigung ?**

*Dans mes recherches je n'ai trouvé qu'un accès français au travail de Möbius sur la question de la bande et de la double face, par l'intermédiaire des recherches de*

Jean-Claude Pont, *La topologie algébrique des origines à Poincaré*, Puf, 1974.

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rhs\\_0151-4105\\_1976\\_num\\_29\\_1\\_1382](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rhs_0151-4105_1976_num_29_1_1382)

*cf. séance de novembre 2007, février 2009, février 2010, mars 2011*

**Jean Oury** insiste, à nouveau, pour savoir si Möbius utilise le terme de **Entzweigung**.

*Grâce au livre de Jean-Claude Pont, on sait que cette recherche de Möbius a été écrite en français. Dans les extraits cités je n'ai rien qui pourrait nous donner un signe de l'usage du terme Entzweigung par Möbius.*

*J'ai même contacté Jean-Claude Pont mais il a esquivé ma question. (cf. séance précédente, de mars)*

La position, quand on reçoit quelqu'un en consultation... Être d'un côté et en même temps de l'autre...

Ça correspond au "Il n'y pas d'Autre de l'Autre" de **Lacan**.

*Ce que je retiens et/ou ce que je comprends :  
« Il y a des moments où il ne faut pas être imaginatif »  
être d'un côté et de l'autre en même temps, on ne peut pas se le représenter,  
c'est « inexplicable » (dit JO), on est dans un autre registre.  
Dans la consultation, le médecin n'est pas là uniquement en tant que médecin.*



Dans l'acte thérapeutique, il y a non pas une double face  
mais une *traversée*...

## ↑ La « tréfléisation »

*Jean Oury reprend un point développé dans un ancien séminaire de Sainte-Anne,  
à partir de la notion de « tréfléification » trouvée chez Jean Allouch*

**Jean Allouch, Marguerite ou l'Aimée de Lacan, (2° éd. revue et  
augmentée) EPEL, Paris, oct. 1994,**  
<http://www.jeanallouch.com/>

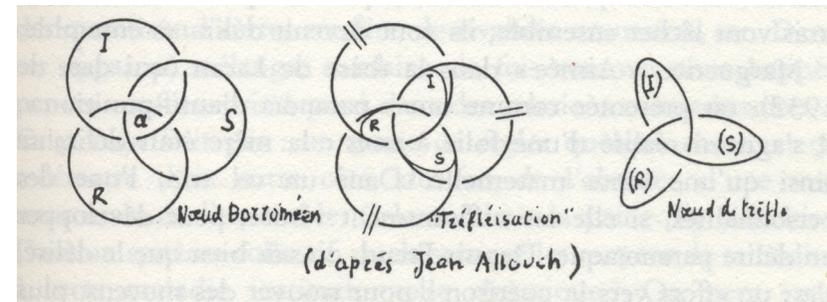
« Jean Allouch reprend la topologie de Lacan et à partir des nœuds borroméens... il parle de la "tréfléification". C'est-à-dire la perte de différence entre l'Imaginaire, le Symbolique et le Réel. [...] Si on a l'éclatement des nœuds borroméens, ça fait un trèfle ... l'éclatement de l'Imaginaire, du Réel, du Symbolique, une sorte de mélange... on peut dire ... BU-REAU-CRA-TIQUE ! »

*(Jean Oury, parle ce soir de « tréfléification »  
mais dans le titre je rétablis « tréfléisation »  
comme dans son schéma ci-après)*



La bureaucratisation, c'est le mélange de l'Imaginaire du Réel et du Symbolique.

**Jean Oury, L'Aliénation, séminaire de Sainte-Anne, 1990-91,  
Galilée, 1992, 20 novembre 1990, p. 63-64.**  
[http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre\\_id=3212](http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3212)



« A priori, on peut définir une personne par l'entrelacement de ce que Lacan illustre par le 'nœud borroméen' : Imaginaire, Symbolique, Réel, objet a. En première approximation, une personne à peu près "normale" ne mélange pas ces registres. Mais chez les personnalités paranoïaques, il y a des ruptures dans le Symbolique ou l'Imaginaire : il en résulte un renfermement sur soi-même. Ce qui spécifie le nœud borroméen, le "borroméisme", c'est que, si on coupe n'importe quel anneau, ils se séparent tous. Le nœud borroméen peut comporter une infinité d'anneaux : il suffit d'en couper un pour que tous se détachent les uns des autres ; on peut imaginer de cette façon la 'dissociation schizophrénique'. Mais dans la paranoïa, c'est comme s'il y avait un changement de structure : le borroméen est "tréfléisé". Autrement dit, trois personnalités "fermées" qui se regroupent peuvent former à elles trois un "nœud borroméen", c'est-à-dire une personne. [...] Mais s'il y a un accident qui fait que l'un lâche, les trois vont lâcher ensemble, ils vont devenir délirants ensemble.

Marguerite, "Aimée" dans la thèse de Lacan (qui date de 1932), est présentée comme une "paranoïa d'auto-punition". Il s'agit en réalité d'une folie à trois : la mère est délirante ainsi qu'une tante maternelle. Dans un tel trio, l'une des personnalités, si elle est suffisamment vivace, peut développer un délire paranoïaque. Depuis Freud, on sait bien que le délire, c'est un effort vers la guérison : pour trouver des moyens, plus ou moins illusoire, de rétablir un système pseudo-borroméen, soit avec des idées, soit avec d'autres personnes, dans des "associations".

On pourrait généraliser la formule sur le plan collectif ; par exemple, à propos des espaces : dans un hôpital, dans une école ou dans une administration... [...] Il se produit une tréfléisation de chaque espace, chaque "espace" se ferme sur lui-même et amalgame Symbolique, Imaginaire, Réel. C'est très banal, ça existe depuis toujours... On sait bien que la maladie la plus grave des établissements, c'est que ça se cloisonne en "petits royaumes", où chacun se trouve toujours meilleur que les autres, dans une aura de tout-puissance de persécution. [...] Dans un système collectif, quels seraient les moyens de remédier à cette maladie institutionnelle chronique ? On peut, par exemple, essayer de prendre un échantillon de chacun des trèfles, et réunir ces échantillons. On peut espérer que ça va changer quelque chose, et c'est vrai que ça "ouvre" un peu... Mais à condition que la réunion nouvellement instituée de ces "instances tréfléisées" ne deviennent pas, à son tour, par manque de vigilance, un nouveau trèfle ! »

*Un texte qui analyse la position de Jean Oury dans sa conférence au Japon (1984)*

[http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP\\_3\\_pp\\_38\\_42.pdf](http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_3_pp_38_42.pdf)

## ↑ La bureaucratie

« Lacan, va à la poubelle de l'histoire par la logique bureaucratique ! Il n'y a jamais tant eu de bureaucratie qu'en Chine par exemple (pour revenir à mon délire permanent) et en Urss. Dans tous les régimes les plus autoritaires il y a une montée de la bureaucratie »

**Ce qui se passe en Europe, en France...**

## [finale]

*Le chant de Peachum, roi des mendiants...*

◆ *Version Jean Oury*

... Qui peut vivre sur une tête ? Personne, sinon un pou !...

◆ *Version éditions de L'Arche*

**Le chant de la vanité de l'effort humain**, L'Opéra de quat'sous, **acte 3**  
(chanté par Peachum, le roi des mendiants)

<http://www.arche-editeur.com/publications-catalogue.php?recueil=19>

L'homme vit de sa tête  
Mais ce n'est pas beaucoup.  
Essayez donc : de votre tête  
Vit tout au plus un pou.  
Car hélas, pour cette vie,  
L'homme n'est pas assez malin :  
Partout ruse et fourberie,  
Lui seul n'en sait rien.

◆ *Autre version*

**Le chant de l'inanité et de l'effort humain**

Chacun vit de sa tête  
mais il faut être fou  
pour croire qu'une tête  
peut nourrir plus d'un pou  
Car pour cette vie,  
L'homme n'est pas assez malin  
de ruse et fourberie  
Le monde en est plein

<http://www.youtube.com/watch?v=hYviy6kCpCY>

<http://www.youtube.com/watch?v=zIiLuC7kKuE&feature=relmfu>

*Et pour le plaisir, le Song de Salomon*

par **Marianne Faithfull**

<http://www.youtube.com/watch?v=EhGQj-IRu4o>

o0o

Jean **Ayme**, in Alice Riciardi von Platen, *L'extermination des malades mentaux dans l'Allemagne nazie (1948)*, Èrès, 2001, p. 14, 15.

<http://www.editions-eres.com/parutions/sante-mentale/travaux-et-des-jours-des/p923-extermination-des-malades-mentaux-dans-l-allemande-nazie-l-.htm>

« Et dans nos pays en paix et démocratiques, quel sort attend, en particulier, les psychotiques chroniques, dans un monde dominé par les implacables impératifs économiques ? Une de nos ministres, en charge de la santé et de la Sécurité sociale, ne déclarait-elle pas naguère, avec une effroyable naïveté : “Les statistiques révèlent que la période la plus coûteuse en frais médicaux dans la vie d'un individu sont les quinze derniers jours de sa vie.” Tel autre, désireux de réduire le nombre de lits d'hospitalisation, désormais réservés aux malades aigus, rappelait, évoquant “le grand philosophe Michel Foucault”, qu'au Moyen-Âge, l'homme de la rue côtoyait sans difficulté le malade mental. Enfin, plus pragmatique, un récent ministre préconisait pour les psychotiques chroniques stabilisés des établissements à double tarification, où les soins seraient réduits à la portion congrue.

Certes, nous n'en sommes pas aux méthodes grossières et brutales des nazis, mais ces mesures relèvent d'une logique d'exclusion : néo-asiles, “externements arbitraires”, psychotiques mis à l'encan. De plus, tous les ingrédients sont là.

La vision scientifique de la société humaine, véritable mystique, nous prépare à un retour à la biocratie. [...]

Certes, le fascisme n'est pas à nos portes, mais que nous réserve l'avenir dans une société où les valeurs dominantes sont le profit, la réussite, la perfection et l'élimination ? »

o0o